

# JOURNAL

## DES

# DEMOISELLES

### LETTRE D'UNE ABONNÉE

B. ....e, 13 janvier 1873.

« Madame,

» Tout ce qui commence finit; mais je ne saurais me séparer du *Journal des Demoiselles* sans lui adresser mes regrets & mes adieux.

» Abonnée à ce cher Journal depuis quarante ans, je l'ai lu d'abord avec plaisir, avec bonheur; puis, quand le malheur s'est appesanti sur moi, quand mon pauvre foyer est devenu solitaire & triste, c'est encore dans mon Journal que j'ai trouvé des paroles de consolation & d'encouragement. Mais à présent, mon âge, mon état maladif, & ma très-mauvaise vue ne me permettent plus de lire, il faut que je laisse ce vieil ami que je regretterai toujours, & de qui je dirai toujours tout le bien que je pourrai.

» Adieu donc, mon bien cher Journal, adieu aussi à vous, madame; veuillez recevoir mes salutations les plus empressées & mes très-humbles civilités.

» J. M. »

### RÉPONSE

« Madame,

» Une lettre comme la vôtre récompenserait les travaux d'une longue vie. Il est si bon, si doux de penser qu'on a pu faire quelque bien à une âme élevée; qu'une silencieuse sympathie a encouragé vos efforts; qu'on était aimé par une amie incon nue, accueilli à un foyer que jamais on ne visitera, & que ce n'est pas sans regrets que cette amie vous adresse aujourd'hui un dernier adieu! Merci, chère madame, au nom du Journal & de toutes ses collaboratrices, de ce dernier témoignage d'estime & de fidélité: il nous fait regarder avec une certaine joie ce passé de quarante ans, avec une certaine confiance l'avenir qui, nous l'espérons, sera long encore pour notre œuvre.

» Vous étiez donc abonnée depuis quarante ans! depuis la naissance de ce premier Journal destiné aux jeunes filles! Vous l'avez connu jeune, plein de bonne volonté & de séve, sous l'habile direction de madame de Pussy, qui lui avait imprimé ce cachet littéraire que toujours il a essayé de garder; vous avez connu ses premières collaboratrices, madame de Savignac, si spirituelle & si instruite; madame Aimée Harelle, qui eût mérité plus de réputation & de succès; madame Foa, madame



Pécard, qui faisaient de si jolies nouvelles ; madame de Bradi, qui enseignait avec tant d'esprit & d'autorité le monde & ses usages ; vous avez suivi, dans ses modestes colonnes, le mouvement intellectuel d'alors, si vif & si brillant ; la toilette & les travaux féminins n'occupaient qu'un petit coin du journal ; en ce temps-là, on enseignait tous les mois aux jeunes filles quelques jolis ouvrages propres à occuper les trente jours qui séparaient les numéros ; on variait le tricot & la broderie, la couture & le filet, tout était simple, faisable & peu coûteux. Quant aux modes, quatre gravures par an suffisaient aux désirs de nos abonnées, aux vôtres, madame, car en ce temps-là, on ne pensait pas que la vie fût un long carnaval, où tous les jours on change de déguisement.

» Les années coulèrent ; des journaux rivaux furent créés : ils étendirent la partie matérielle ; ils publièrent un grand nombre de gravures ; ils jetèrent sur leurs immenses planches un déluge de dessins, d'entre-lacs, d'arabesques & de broderies ; peu à peu, nous fûmes obligés de les suivre sur ce terrain & de développer ce que nous aurions voulu restreindre ; cependant, ni la mode, ni la fantaisie, ni les occupations purement manuelles, n'ont eu le droit d'empiéter sur le terrain que

nous nous étions réservé : celui de la morale & de l'éducation. Les annexes & les modes, choisies avec goût, élaguées avec un certain discernement, font suite au Journal, mais n'en constituent pas, Dieu merci, le premier élément.

» Et, chose singulière, à mesure que nous faisions aux goûts modernes ces petites concessions, le Journal lui-même devenait plus sérieux & plus religieux. Depuis longtemps, il est vrai, la France est riche, mais la France est triste ; les révolutions ont amené avec elles leur cortège ordinaire : trouble, méfiance, mélancolie ; la société cherche sa voie, & nous, dont les convictions sont profondes & sincères, nous avons dit & redit aux jeunes filles, aux jeunes femmes : Aimez Dieu & servez-le ! aimez votre famille & servez-la ! aimez les pauvres & servez-les ! il nous semble que pour l'individu comme pour la société, le salut se trouve là.

» Vous nous avez suivis dans cette voie, chère madame, & vous nous avez approuvés ; vous nous le dites avec tant de cœur & de bonté, que nous avons voulu publiquement vous témoigner notre ardente reconnaissance. Puissent ces lignes aller jusqu'à vous, & vous exprimer en même temps l'hommage de notre profond respect. »

LA DIRECTION DU Journal des Demoiselles.

## UN ROMAN HISTORIQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

C'ÉTAIT en 1650. La Fronde, un moment apaisée, se réveillait plus ardente que jamais. Princes & grands seigneurs s'enrôlaient sous sa bannière ; Paris faisait cause commune avec eux ; la province suivait son exemple ; l'Espagne intervenait ; la guerre était partout. L'hôtel de Rambouillet, alors dans sa pleine splendeur, n'en tenait pas moins ouverts ses salons dorés, école de bel esprit, de belles manières & de beau langage. Tandis que plusieurs de ses héros, & même de ses héroïnes, couraient aux armes, un événement l'occupait : l'apparition d'un nouveau roman, sorti, pour ainsi dire, de ses entrailles, & destiné à prendre rang, pour l'importance, à côté ou à la suite immédiate de l'*Astrée*, cette merveilleuse églogue, en six tomes, de feu messire Honoré d'Urfé (1).

Le livre avait pour titre : *Artamène, ou le Grand Cyrus*, avec Épître dédicatoire à Madame la duchesse de Longueville, par Monsieur de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde.

Dédié à madame de Longueville, à la belle & toute-puissante divinité du moment ! certes, jamais œuvre sortie de bas lieu n'eût osé se lancer dans le monde sous de tels auspices.

Aussi Scudéry, qui en assumait la responsabilité, n'était-il pas un intrus dans la république des lettres, où, depuis longtemps déjà, il jouissait du droit de bourgeoisie.

Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume  
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !

s'écriait encore Boileau quelques années plus tard.

Ce don de rare fécondité n'était pas le seul mérite dont il se glorifiait. Maître consommé, à ses propres yeux, dans l'art du style ; mieux encore, gentilhomme & gouverneur d'une forteresse de l'État, il trouvait dans ces divers titres un motif

(1) Voir le numéro du 8 septembre 1872, *Histoire d'un vieux roman*.



suffisant pour se poser devant le public en personnage de conséquence. Il ne manquait aucune occasion de les faire sonner haut; & quant au dernier, on peut particulièrement en apprécier la valeur, s'il est exact, comme l'assuraient certains plaisants, qu'un Suisse, peint sur la porte du château commis à ses soins, en formât toute la garnison.

Malgré cette haute opinion qu'il professait de lui-même, Scudéry, ainsi que beaucoup d'autres médiocrités vaniteuses de son temps, serait aujourd'hui profondément enterré dans l'oubli où dorment sa prose & ses vers, sans sa critique hargneuse du *Cid* qui, seule, a survécu à tout le reste, en qualité de pièce justificative, jointe au célèbre jugement de l'Académie, qu'elle avait provoqué. Ainsi, nouvel Érostrate, il doit son immortalité à celle du chef-d'œuvre qu'il voulait détruire, mais qui, heureusement pour nous, n'a pas subi le sort du temple d'Éphèse.

C'est quatorze ans après les *Observations sur le Cid*, par Monsieur de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, que parut le *Grand Cyrus*. Scudéry en était-il vraiment l'auteur? Le commun des lecteurs put d'abord s'y tromper, mais l'hôtel de Rambouillet ne s'y trompait pas. Il savait que Madeleine de Scudéry, l'un des membres les plus aimés de cette société choisie, aussi modeste que son frère se montrait présomptueux, se cachait derrière lui pour produire au grand jour ses ouvrages. Déjà l'autre roman, *Ibrahim, ou l'Illustre Bassa*, avait, quelques années auparavant, paru sous le même voile. Peu de femmes osaient encore, à cette époque, prendre ouvertement la position d'auteurs; la réputation faite de Scudéry était, en outre, un patronage utile à ces enfants nés d'une mère inconnue, pour leur assurer des lecteurs, & avant tout, un éditeur. Ces deux choses indispensables à toute œuvre littéraire désireuse de vivre, Scudéry les possédait, comme nous l'atteste le grand satirique lui-même, dans les vers qui suivent ceux que nous citons tout à l'heure :

Tes écrits, il est vrai, faibles et languissants,  
Semblent être formés en dépit du bon sens;  
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,  
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

S'il en était ainsi en 1664, date où Boileau lui consacrait ce passage de sa deuxième satire, & où déjà tant de chefs-d'œuvre, gloire du grand siècle, avaient paru, qu'était-ce en 1650?

La seule part qui revient au frère dans le succès de la sœur est donc, avec les dédicaces & les *Avis au Lecteur*, l'aide qu'il lui donna pour l'introduire dans le monde des lettres.

Cependant, il prenait au grand sérieux le rôle qu'il avait accepté, & parlait, en vrai père, de l'œuvre dont il n'était que le parrain. Son *Épître dédicatoire à madame de Longueville* ne laisse rien à désirer sur ce point. Elle est un spécimen curieux de son style & de son caractère :

« Madame, un des plus grands & des plus  
» sages princes de l'Asie va demander audience à  
» l'une des plus grandes & des plus sages prin-  
» cesses de l'Europe. »

Voilà, certes, qui n'est pas mal commencé. L'épithète de sage, adressée en pleine Fronde à la remuante beauté qui, au dire peu respectueux du cardinal de Retz, en fut moins l'héroïne que l'aventurière, peut paraître surtout heureusement choisie. La suite répond au début :

« Il a été le seul de qui l'on puisse dire, comme  
» de Votre Altesse, qu'il avait toutes les vertus, &  
» pas un défaut.... Cette glorieuse conformité que  
» l'on voit entre un héros & une héroïne me  
» fait espérer qu'il sera bien reçu de vous, & que  
» vous connaîtrez que, si, parmi tant de personnes  
» illustres qui sont au monde, il n'a eu pour objet  
» que vous seule, c'est parce que les Persans n'a-  
» dorent que le soleil..... »

La comparaison du soleil revient plusieurs fois dans le reste du discours; on en est tout ébloui. L'auteur ne borne point ses louanges à la personne de la duchesse; il l'encense, en termes non moins hyperboliques, dans celle de tous les membres de sa famille. Les princes de Condé & de Conti, ses frères, le duc son mari, puis, en masse, les deux maisons de Bourbon & de Montmorency, dont elle est sortie, en ont leur part. Ceux qui croiraient que l'adulation outrée a pris seulement naissance à la cour de Louis XIV n'ont qu'à lire cette épître : ils verront qu'au temps où le jeune roi entraînait à peine dans son adolescence, elle était déjà toute grande, & qu'il ne lui manquait rien, hors le tour délicat que lui donnèrent plus tard des flatteurs tels que Racine & Boileau.

Regarder d'un œil tout à fait indifférent ceux qu'on a tenus sur les fonts de baptême, ce n'est guère la coutume; ne nous étonnons pas, dès lors, que Scudéry, bien qu'étranger à la composition des romans de sa sœur, portât un certain intérêt aux personnages qu'ils mettaient en scène, & parfois même, dans le cours de la publication, se permit une critique ou un conseil. Cet intérêt faillit un jour lui coûter cher, ainsi qu'à l'auteur du *Grand Cyrus*. Durant un voyage qu'ils faisaient ensemble en Provence, le frère & la sœur étaient descendus, pour y passer la nuit, à une auberge de village ou peut-être de petite ville. La maison regorgeait de monde, une seule chambre restait libre. Ils s'en arrangent le moins mal possible, &, pour obvier aux ennuis d'un si piètre gîte, ne trouvent rien de mieux à faire que d'employer le temps en conversation. Tout à côté, séparés d'eux par une mince cloison, logeaient de bons marchands forains, qui, bien repus sans doute, ne demandaient qu'à bien dormir aussi; mais le murmure des voix dans la chambre voisine attire leur attention. Ils écoutent : Bonté divine! quelle œuvre criminelle se trame à portée de leurs oreilles! Le meurtre d'un grand prince, d'un roi, y est mis en délibération. Quel



roi? celui de France assurément; peut-il y en avoir d'autre? La voix d'homme demande à la voix de femme ce qu'elle compte en faire : vivra-t-il? mourra-t-il? On discute. Enfin les deux parties tombent d'accord; la mort emporte la balance. Que ce soit par le poignard ou par l'épée, le roi dont le sort s'agite entre elles sera tué. Quelle horreur!

Dès le matin, on frappe à la porte des deux caueurs. Ils ouvrent; la maréchaussée se présente. A leur grand ébahissement, ils sont arrêtés, conduits devant les magistrats de l'endroit, convaincus, après un interrogatoire sévère, motivé par la dénonciation de leurs voisins de nuit, du crime capital de complot contre la vie... du roi d'Assyrie, du roi de Pont, ou de tel autre prince souverain de l'antique Asie, dont mademoiselle Scudéry s'était chargée de régler la destinée, & avec lequel nous allons faire connaissance tout à l'heure.

C'est assez nous occuper du gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde; parlons maintenant du *Grand Cyrus*.

Comme l'*Astrée*, le roman s'ouvre par une description; mais ce tableau est bien différent. Au lieu d'un paysage agreste & riant, une scène grandiose de destruction est mise tout d'abord sous nos yeux. Elle mériterait d'être lue tout entière; c'est à regret que nous n'en donnons ici qu'un fragment, auquel nous conservons l'orthographe du temps, pour ne rien ôter au style de sa saveur.

Nous sommes au bord de la mer Noire, & dans le sixième siècle avant notre ère :

« L'embracement de la ville de Sinope estoit si grand, que le ciel, la mer, toute la plaine, & le haut de toutes les montagnes les plus reculées, en recevoient une impression de lumière, qui, malgré l'obscurité de la nuit, permettoit de distinguer toutes choses. Jamais objet ne fut si terrible que celui-là : l'on voyoit tout à la fois vingt galères qui brusloient dans le port, & qui, au milieu de l'eau dont elles estoient si proches, ne laissoient pas de pousser des flammes ondoyantes jusques aux nues. Ces flammes, estant agitées par un vent assez impétueux, se courboient quelquefois vers la plus grande partie de la ville, qu'elles avoient déjà toute embrazée, & de laquelle elles n'avoient presque plus fait qu'un grand bûcher . . . . .

« Parmi ces flammes éclatantes, l'on voyoit encore des tourbillons de fumée, qui, par leur sombre couleur, ajoutoient quelque chose de plus terrible à un si épouvantable objet : & l'abondance des étincelles, dont nous avons déjà parlé, retombant à l'entour de cette ville comme une grêle enflammée, faisoit sans doute que l'abord en estoit affreux.

« . . . . . Parmi ces feux & parmi ces flammes, l'on voyoit pourtant encore quelques temples & quelques maisons qui faisoient un peu plus de résistance que les autres, & qui laissoient encore assez voir de la beauté de leur

» structure, pour donner de la douleur & de la » compassion de leur ruine. »

Cette peinture ne laisse rien à désirer, ni pour la vivacité, ni pour la vérité des couleurs, ni pour la force en même temps que la justesse de l'expression. Quand mademoiselle de Scudéry la faisoit, elle ne se doutait guère que, deux siècles après, hélas! ceux qui habitent Paris ou ses environs, seraient à même d'en apprécier tout le mérite, par la comparaison d'un spectacle semblable; que cette *impression de lumière* projetée au loin; que ces étincelles retombant comme une *grêle enflammée*, qu'elle avait vues dans sa pittoresque imagination; que ces grands édifices laissant encore assez voir de la *beauté de leur structure* pour donner de la *douleur et de la compassion de leur ruine*, seraient des réalités pour eux, et leur feraient dire comme à elle: *Jamais objet ne fut si terrible que celui-là!*

L'action commence au milieu de cette scène d'horreur, et y ajoute une teinte plus vive encore.

« . . . Ce fut par cet épouvantable objet que l'amoureux Artamène (après estre sorti d'un valon tournant et couvert de bois, à la teste de quatre mille hommes) fut étrangement surpris. Aussi en parut-il si estonné, qu'il s'arresta tout d'un coup, et sans sçavoir si ce qu'il voyoit estoit véritable, & sans pouvoir mesme exprimer son étonnement par ses paroles, il regarda le port; il jeta les yeux sur cette mer qui paroissoit tout embrazée par la réflexion qu'elle recevoit des nues, que ce feu avoit toutes illuminées; il regarda la plaine et les montagnes; il tourna ses yeux vers le ciel, & sans pouvoir ny parler, ny marcher, il sembloit demander à toutes ces choses si ce qu'il voyoit estoit effectif, ou si ce n'estoit point une illusion. »

Les émotions de ce cœur d'homme, en présence du spectacle qui frappe ses yeux, sont retracées d'une manière aussi forte & aussi vraie que tous les détails matériels de la destruction à laquelle l'auteur nous fait assister. Avouons donc bonnement, & toute prévention à part, que cette entrée en matière est saisissante au point de vue de l'imagination, & satisfaisante au point de vue du goût le plus sévère. Cela ne nous engage à rien pour la suite.

Voyons maintenant d'où vient cet Artamène, qui se présente devant nous. Évidemment, c'est le héros du livre, le titre en fait foi; mais il ne nous est pas permis encore de le connaître entièrement. Un mystère l'enveloppe. Jeune étranger d'une naissance obscure selon toute apparence, il est entré, peu d'années auparavant, au service de Cyaxare, roi de Cappadoce, prince puissant, qui, à cette couronne, dont il avait épousé la défunte héritière, joint aujourd'hui celle de Médie, passée sur sa tête par la mort de son père Astyage.

Ces noms historiques nous rejettent bien loin dans l'antiquité. Peut-être objectera-t-on à l'auteur que Cyaxare, roi de Médie, n'a jamais régné, particulièrement en Cappadoce; mais il ne faut pas y regarder de si près.



Les grandes qualités d'Artamène, ses merveilleux faits d'armes, son dévouement fidèle, ont attiré sur lui les regards & les grâces du roi. Il commande les armées de Cyaxare, & dans ce moment même, marche contre la ville de Sinope révoltée. Il venait la punir, la détruire peut-être; & le voilà, comme nous l'avons vu, qui s'arrête, frappé d'étonnement & d'effroi devant cette destruction à laquelle il n'a point de part.

Ah! c'est qu'il y a là pour lui un bien autre intérêt à sauver que celui des Sinopiens. Tout humain qu'il est (car il réunit en lui toutes les vertus), comme, après tout, ce sont des rebelles qu'il avait mission de châtier, peut-être les verrait-il brûler sans trop de répugnance; mais dans leurs murs est enfermée la belle Mandane, Mandane, la fille unique de Cyaxare, la seule héritière, à son tour, du royaume de Cappadoce. Il n'est pas besoin d'en dire davantage. Un audacieux ravisseur a enlevé la princesse; il a trouvé dans le gouverneur de Sinope un complice, & dans la ville un refuge. Vous comprenez toute l'épouvante d'Artamène à l'aspect de cette cité en feu.

Il s'arrache enfin à sa stupeur; il s'élance au milieu des ruines embrasées, à la tête de ses soldats, qui, par son ordre, s'emploient avec zèle à éteindre ce gigantesque incendie. Lui-même se porte en toute hâte vers une tour que les flammes ont jusqu'alors respectée. C'est là, selon son calcul, que doit être gardée la princesse de Cappadoce. La porte lui en est ouverte sans difficulté. Il monte: tout est vide. D'étage en étage, il parvient enfin à la plate-forme, & s'y trouve en face d'un homme livré au plus violent désespoir.

Cet homme, le ravisseur de Mandane, c'est le dernier des rois d'Assyrie, chassé naguère de ses États par les victoires d'Artamène, qui les ont annexés à ceux de Cyaxare; c'est le Labynit des Grecs, le Balthazar de l'Écriture.

Balthazar à Sinope! Et le célèbre festin? Et le terrible arrêt: *Mané, Thécel, Pharès*?

Patience! Nous lisons ici une histoire revue & corrigée par mademoiselle de Scudéry.

Que fait là le roi d'Assyrie, seul, & dans un paroxysme de douleur qui touche à la rage? Ce qu'il regarde, ce n'est pas cet immense embrasement qui l'enveloppe de toutes parts; non: du haut de cette tour, d'où la vue s'étend sur la vaste mer, il suit d'un œil furieux une blanche voile, qui s'éloigne de plus en plus, qui bientôt va disparaître à l'horizon.

« Un cheval! un cheval! ma couronne pour un cheval! » s'écrie Richard III sur le champ de bataille de Bosworth. — Le roi d'Assyrie n'a plus de couronne; mais il troquerait volontiers sa vie contre un vaisseau, contre la moindre barque de pêcheur qui lui permettrait de courir sur les flots après le mystérieux navire. Vains souhaits: l'incendie a tout consumé dans le port comme dans la ville, & sa proie lui échappe!

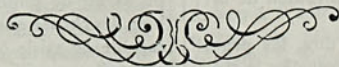
Car c'est sa proie, c'est la belle Mandane en personne, qu'emporte cette galère près de se perdre dans les profondeurs du lointain. Un déloyal ami, Mazare, prince des Saces, est le nouveau ravisseur de la fille de Cyaxare. Jusqu'alors serviteur dévoué du roi d'Assyrie, il mit à néant, par ce coup inattendu, l'espoir de trois personnes: celui de ce roi, qui reposait en lui toute sa confiance, & lui avait remis la garde de la belle captive; celui de Mandane, qui, ainsi qu'on l'apprend plus tard, l'a suivi de sa propre volonté, croyant au rôle, qu'il a pris auprès d'elle, de généreux libérateur; celui d'Artamène, qui accourait la délivrer, au prix de tout son sang s'il l'eût fallu, & qui se voit frustrer de cette gloire & de ce bonheur. Peu s'en faut qu'en face du fier & violent Labynit, il ne tombe dans un accès de désespoir égal au sien.

Tous les deux se connaissent, & se haïssent d'ancienne date. L'enlèvement de Mandane a porté cette haine à son comble dans l'âme d'Artamène; mais, en ce moment, un même sentiment les rapproche. Le roi d'Assyrie demande à son vainqueur de le laisser prisonnier sur parole, pour qu'il puisse de son côté, comme Artamène du sien, employer toute son activité à délivrer Mandane, engageant sa foi de venir se remettre aux mains du général de Cyaxare, dès que ce résultat sera obtenu. Artamène hésite; malgré les conseils de sa générosité naturelle, il n'ose prendre sur lui une telle responsabilité. Les deux ennemis échangent entre eux néanmoins la promesse solennelle de ne rien faire pour obtenir la princesse après sa délivrance, jusqu'à ce qu'ils puissent se disputer l'un à l'autre, par les armes, le droit exclusif de lui offrir leur hommage.

Artamène, en attendant l'arrivée de Cyaxare, qui s'avance vers Sinope avec toute son armée, maintient donc l'état de captivité de son rival; mais celui-ci trompe sa surveillance & parvient à s'évader.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)





## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### L'ÉDUCATION DE LA VINGTIÈME ANNÉE

#### LETTRES A NATHALIE

J'espère que toutes nos lectrices, sans exception, ont lu & médité ces charmantes Lettres dont notre Journal a eu la primeur. Signées d'un nom honoré, qui à lui seul vaut les plus charmantes préfaces, elles embrassent les sujets les plus variés & les plus délicats ; elles font pénétrer une douce lumière dans les coins reculés de l'âme, ceux où se cachent les capitulations que la conscience fait avec elle-même ; elles enseignent la vérité, la simplicité, la droiture ; elles touchent aux usages, aux bienséances dans leurs rapports les plus exquis avec la bienveillance & la charité ; enfin, tous les conseils qu'un père éclairé & attentif pourrait donner à une enfant chérie, l'auteur les donne à cette heureuse Nathalie. Mais *Nathalie*, c'est vous toutes, & monsieur Rondelet le dit si agréablement dans la préface de son livre, que je ne puis me refuser au plaisir de la citer presque en entier :

Les préfaces ont cette singulière destinée, qu'elles servent tout à la fois à exhaler la vanité d'un auteur & en même temps à rabaisser son mérite. Le soin qu'il prend d'expliquer lui-même à ses lecteurs le plan & le dessin de son œuvre, leur permet d'apercevoir du premier coup d'œil l'intervalle qui sépare la pensée de l'exécution, le livre écrit de l'idéal rêvé.

En même temps qu'il donne avec tant de complaisance des armes contre lui, le pauvre auteur ne manque pas de s'applaudir de son œuvre. Il n'en dit pas assurément tout le bien qu'il en pense ; mais on sent, à l'entendre, qu'il en pense plus qu'il n'en dit. Il ne faut pas trop lui en vouloir de cet orgueil....

L'auteur n'admire pas, à vrai dire, les pages incomplètes & impuissantes, par lesquelles la médiocrité de son esprit a répondu à l'inspiration de sa propre pensée, mais cette conception intérieure, souvent si nette, quoique si mal rendue, cette

noble pensée dont il lui est arrivé de discerner la portée sans en exprimer la puissance, cette utile entreprise dont il a su mieux discerner la nécessité que vaincre les obstacles. Il lui arrive ainsi, dans l'ordre de la composition littéraire, ce qui arrive à tant d'hommes dans la conduite de leur propre vie, c'est qu'ils mesurent leur mérite non pas à ce qu'ils ont fait, mais à ce qu'ils ont voulu, ou peut-être simplement souhaité. Ils finissent par attribuer ainsi aux velléités du désir la même importance morale qu'aux efforts de la résolution.

Celui qui écrit ces lignes n'a pas échappé, plus que beaucoup d'autres, à cette impuissance d'exécution dont nous sommes tous les victimes prédestinées. Il ne lui a pas été donné, tant s'en faut, d'atteindre son idéal ; mais il revendique, à défaut d'autre mérite, celui de n'être point la dupe de lui-même. Il aperçoit plus vivement peut-être qu'on ne pourra le lui dire ou le lui montrer, l'intervalle qui sépare le présent livre de celui auquel aurait droit un pareil sujet.

Un tel aveu n'est pas fait pour coûter beaucoup à l'amour-propre.

Il faudrait nourrir en soi de robustes illusions & connaître bien peu la réalité du monde, pour s'imaginer qu'on parlera jamais des femmes, avec cette connaissance suffisante de leur cœur, qui permettrait de ne s'avancer qu'à coup sûr.

Ce n'est point à ce titre que je me croirais jamais autorisé à leur adresser des conseils, même sous la forme la plus humble & la plus timide.

J'excuse ma hardiesse par une meilleure raison.

Mon enfance, ma jeunesse, ma vie tout entière pourrais-je dire, s'est écoulée au milieu des femmes. Je les ai beaucoup aimées, parce que je les ai beaucoup respectées ; la dernière impression que j'ai conservée de cette longue & honorable familiarité, c'est qu'elles valent mieux que nous. J'ai appris, à les entendre & à les observer, ce que j'ai pu savoir de philosophie ; elles m'ont enseigné bien des choses que la réflexion n'est pas toujours capable de saisir ou d'expliquer, grâce à ce don merveilleux qui les distingue, de comprendre par leur cœur à défaut de leur esprit. Elles ne nous révèlent pas seulement des pensées, mais nous communiquent leurs sentiments & nous donnent



des habitudes de délicatesse, de grâce, de susceptibilité, dont l'homme n'est pas en mesure de s'aviser tout seul....

J'éprouve aujourd'hui, pour tant de jeunes filles que je rencontre, même indifférentes, même inconnues, un sentiment d'effusion paternelle, une sorte d'émotion mêlée de tendresse. Je voudrais pouvoir tendre la main à chacune d'elles & lui sauver quelques-unes des aspérités du chemin.

Je me souviens que, dans nos classes littéraires, au temps où l'on faisait encore des vers latins, un des plus charmants sujets qu'on proposait à nos imaginations enfantines, c'était une apostrophe à un jeune amandier, qui se hâtait de fleurir & de livrer au souffle trompeur d'un printemps prématuré ses premières feuilles qu'allait bientôt ressaisir la neige des hivers. On voit d'ici les variations de ce thème poétique. Nous en étions encore à ces temps heureux de l'histoire & de la vie, où l'on peut s'apitoyer sur le sort d'un amandier.

Nous sommes loin aujourd'hui de cette époque. Le point de vue d'où nous regardons le monde s'est tellement déplacé, que la tâche d'un écrivain paraît consister non plus à respecter les illusions de la jeunesse, pour ne pas les faire évanouir, mais à les lui rendre, comme si elle les avait déjà perdues.

Le mouvement qui emporte la société vers le désordre, vers l'organisation permanente de la révolte & de la destruction, se fait sentir dans les familles les plus solidement fondées. Là comme ailleurs diminuent le respect, l'obéissance & l'amour.

Cette difficulté nouvelle vient s'ajouter à toutes les autres. On ne peut pas espérer d'être ni beaucoup lu ni beaucoup écouté, lorsque souvent le conseil du père n'est plus entendu ni la tendresse de la mère ressentie.

Il y a toutefois dans la jeunesse cette ressource & cet espoir, qu'il lui suffit d'un intervalle d'attention & d'un mouvement de bonne volonté pour se reconquérir d'elle-même & retrouver tout d'un coup toutes les qualités aimables, toutes les puissantes impulsions, toutes les inspirations gracieuses de son âge.

La morale qu'on adresse aux hommes faits est, à leurs yeux, plutôt un sujet de méditation à discuter qu'une occasion de réformes à entreprendre.

Il n'en va pas de même avec les jeunes gens & particulièrement avec les jeunes filles. Elles ont beau se targuer au-dedans d'elles-mêmes d'une expérience & d'une maturité précoces, la vérité est qu'elles n'ont pas ce malheur d'être déjà dominées par la réflexion. Elles s'imaginent avoir perdu leur élan parce qu'elles n'ont pas conscience de la force qui domine en elles-mêmes. Elles vont jusqu'à se croire malheureuses, parce qu'elles tournent contre leur repos & leur paix les ressources de leur propre activité.

Un pareil état ne demande pas, pour s'éclairer & pour rentrer dans l'ordre, un bien grand nombre

de paroles. Il suffit qu'on y apporte beaucoup de sincérité & d'abandon. Les jeunes gens ne se sauvent pas de leurs imperfections par les discours qu'on leur adresse, mais par les réflexions qu'on leur suggère, & l'on ne pénètre dans leur âme qu'à la condition de s'y trouver introduit par leur confiance & leur affection.

C'est par ce mot que je termine le présent avertissement. Je demande à toute âme sincère qui prendra la peine de me lire le bon dessein de se rendre meilleure, & un peu de cette affection & de cette confiance. J'ai la conscience de les avoir méritées, non pas par l'insuffisante exécution de mon œuvre, mais par mon long & ardent désir de lui être utile.

ANTONIN RONDELET.

Les premières *Lettres à Nathalie* vont paraître en un volume (1); les futures que l'auteur veut bien nous promettre encore paraîtront dorénavant dans la partie de notre Journal consacrée à l'*Education*; monsieur Rondelet n'emploie sa rare connaissance des faits & des choses qu'à élever, à améliorer, à perfectionner les âmes, &, il faut l'avouer, il est passé maître dans ce grand art.

M. B.

## ŒUVRES DE MADAME SWETCHINE

NOUVELLE ÉDITION.

Il était dans la destinée de madame Swetchine de faire du bien même après elle. Recueillis par une main filiale, avec un soin délicat & pieux, ses *Lettres*, ses *Traité*s, tous les écrits dus à sa plume ingénieuse ont obtenu un tel succès & de si nombreuses éditions, qu'un hôpital de pauvres femmes a pu être fondé, à Ségre, en Anjou, avec le produit de ces publications. Si l'âme de madame Swetchine peut, dans la lumière divine, contempler ce qui se passe sur la terre, elle doit être satisfaite; son zèle admirable & sa douce charité persistent; morte, elle parle encore; ses écrits sont, pour un grand nombre, un trésor de lumière & de science morale, &, comme autrefois, ses dons vont chercher la vieillesse, la pauvreté, l'abandon. Le zèle & la charité étaient devenus la respiration naturelle de cette belle âme, qui, depuis longtemps, semblable à l'encensoir, ne s'ouvrait plus que du côté du ciel. Mais ce n'est pas sans un immense travail, sans de longs & pénibles combats, qu'une créature humaine arrive à ce degré de perfection & d'union avec Dieu; madame Swetchine n'avait pas échappé à la règle ordinaire de la sainteté: la vigne n'avait donné ses fruits magni-

(1) Librairie académique de Didier, quai des Augustins, n° 35. — Prix : 3 fr.



fiques qu'après avoir été profondément émondée par le fer du vigneron, & il avait fallu que, longtemps, le grain de blé fût caché en terre avant qu'il s'élevât en gerbes fécondes. Elle avait souffert & elle avait combattu.

Lorsqu'on étudie le caractère de madame Swetchine, dans sa volumineuse correspondance, où elle se montre si confiante & si ouverte, on ne peut douter qu'elle n'eût apporté, en naissant, une âme ardente, une âme passionnée, que dévorait un immense besoin d'affection, & qui jamais n'a pu satisfaire, autour d'elle, cette soif d'amour & de dévouement dont elle était consumée. Elle perdit ses parents de bonne heure; elle n'a pu, comme madame de Staël, environner d'un culte filial la personne de son père; mariée par devoir & par obéissance, elle ne suivit pas les sentiers d'Alexandrine Alopéus ou de lady Russell; elle n'eut pas d'enfants, elle ne versa pas les pleurs de Monique, elle ne connut ni les douleurs ni les orgueilleux tressaillements des mères. A l'aurore de sa vie, l'amitié est une passion pour son cœur; ses lettres de jeunesse, adressées à mademoiselle Roxandre Stourza, sont pleines d'ardeur, de confidences, d'effusions tendres, si tendres, qu'il est malaisé, on le comprend, qu'elles trouvent un absolu retour dans un cœur humain. Elle lui disait :

« C'est quelque chose que d'être aimé de l'amitié la plus vraie & la plus dévouée, de la trouver toujours fidèle, toujours attentive; croyez-moi, je vous offrirai cela jusqu'au dernier jour de ma vie, & s'il dépend de vous d'en arrêter l'épanchement, il est hors de tout pouvoir de l'anéantir en moi. Après cela, je vous dirai encore que je ne règle jamais mes comptes avec ceux que j'aime, & que, mettant mon bon plaisir à leur tout donner, je n'ai qu'une seule crainte, c'est qu'ils ne fassent effort pour égaliser les miens. »

Et plus loin :

« Depuis l'âge de raison, c'est-à-dire bien tard pour moi, depuis l'âge de dix-neuf ans, je n'ai rencontré vraiment, excepté vous, qu'une seule personne vraiment faite pour inspirer un véritable attachement, & c'est la seule qui ait vu un peu avant dans mon âme... Mon amie, vous ne sentirez jamais comme moi la bonté de la Providence en permettant notre rapprochement. Ah! qu'il soit éternel! que rien ne nous désunisse plus, & que, dans cette séparation aussi inévitable qu'elle est momentanée, ce soit moi qui ait la peine de vous quitter, & non l'affreuse douleur de vous perdre. Chère, j'ai toujours été soutenue par la consolante idée que ceux que j'aime me survivront; par pitié, par bonté pour toute la misère de mon cœur, vous devez le désirer pour moi! »

Certes, l'amie à laquelle madame Swetchine adressait ces protestations passionnées était bien digne d'une telle affection; Roxandre Stourza avait toute l'élevation d'esprit, toute la constance de cœur qui rendent l'amitié douce & durable, & les deux amies s'aimèrent jusqu'à la vieillesse & conti-

nuèrent à s'écrire, car toujours elles vécurent séparées. Mais madame Swetchine ressentit, au milieu de ces attachements par lesquels elle essayait de combler le vide de son cœur, combien tout ce qui est mortel est vain & trompeur : une étoile mystérieuse se leva pour elle dans les ténèbres; elle chercha Dieu, & Il lui répondit. Il la détrompa de l'erreur schismatique où elle avait été baptisée; Il la conduisit, par la réflexion, l'étude, la méditation, à la conviction la plus parfaite; elle devint catholique. Disons-le en passant : les exemples des émigrés français, les conseils de Joseph de Maistre avaient puissamment aidé à l'ébranlement de son âme, heureux ébranlement qui la conduisit à la foi la plus immuable.

Elle était alors à la moitié de sa vie, elle avait près de trente-cinq ans. Dieu fut le dominateur de la seconde partie de ses années; elle vécut pour Lui, vers Lui seul se porta l'ardeur exubérante de son âme, en Lui elle puisa le zèle, la charité, qui furent ses qualités les plus remarquables; pour Lui elle adoucit les aspérités de son caractère, qui faisaient dire à un de ses confesseurs :

« Ma fille, il y a du Scythe en vous! »

En Lui, elle aima, d'une manière aussi tendre & plus parfaite, ses parents & ses amis, & toujours grandissant jusqu'à la vieillesse, cette belle & intelligente lumière ne s'éteignit qu'un instant dans la mort pour se ranimer plus pure dans l'éternité.

Toujours attentive sur elle-même, toujours occupée à scruter les replis de sa conscience & de son âme, madame Swetchine avait acquis une grande expérience du monde et du cœur; elle ne s'en servit que pour faire le bien. Avec quel ingénieux empressement on la voit, dans sa correspondance, sans cesse occupée à rattacher ses amis les uns aux autres! à rapprocher, par exemple, le jeune & impétueux Lacordaire de monseigneur de Quélen, si noble & si vénérable! à resserrer les liens de Dom Gueranger, & de ce même P. Lacordaire, à encourager la marquise de Lillers, qui lui confiait ses peines, à calmer l'ardeur du P. Gagarin, à stimuler la piété de ces jeunes femmes qui s'abandonnaient à sa direction! Quel don de conseil elle avait reçu, & combien elle le fit fructifier pour la plus grande gloire de Dieu! Comme en elle tout s'efface devant les intérêts divins! Comme tout tend au bien! l'esprit, l'instruction, les grâces de l'intelligence, la puissance de son salon, l'étendue de ses relations, l'éclat de sa situation en Russie & en France, tout sert, tout concourt à glorifier Dieu & à aider les hommes de bonne volonté.

La sainteté dans le monde est le vrai caractère de madame Swetchine; on la voit, fidèle à Dieu avant tout, aimant le Seigneur de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme, dévouée à tous ses devoirs, exemplaire en toutes ses actions, charitable, mortifiée, détachée, soumise avec adoration à la volonté divine, patiente dans de lon-



gues & terribles souffrances, édifiante jusque dans les bras de la mort, & pour retrouver le modèle de ce type saint & noble, il faut remonter jusqu'à cette époque où vivaient sainte Marcelle, honorée comme un docteur de l'Église; sainte Paule, l'amie de saint Jérôme, remarquable par sa mâle érudition, & cette veuve Proba, à laquelle saint Augustin adressait ses épîtres. C'est chez les descendants des Romains que seul on peut trouver ce type doux & fort, intelligent & saint.

A ses lettres, à ses écrits divers, dont nous parlerons plus loin, on n'a fait qu'un seul reproche : tous les critiques en ont admiré la finesse, la grâce, la profondeur, mais on a signalé l'absence d'une seule qualité, la clarté, la simplicité. La forme, en effet, laisse à désirer sous ce rapport, car la pensée demeure toujours nette & limpide, alors même qu'elle est enveloppée dans les difficiles enchevêtrements d'une phrase entrecoupée. Mais n'oublions pas que madame Swetchine avait dans le génie quelque chose de la subtilité grecque; disons, de plus, que, dans ses lettres, le sujet principal a subi souvent, pour des raisons de convenance, des ratures & des coupures, & que les réflexions, les conseils ne gagnent pas en lucidité lorsque le lecteur ignore à quel sujet ils s'adaptent. Mais, en dépit de cette petite infériorité, nous défions une personne sérieuse de ne pas suivre, avec le plus vif intérêt, toute cette correspondance, quoiqu'elle ait un caractère idéal & platonique; le charme du langage, la beauté, la nouveauté des observations entraîneront tout. Et plus on aura d'esprit soi-même, mieux on comprendra madame Swetchine; plus on aura de foi, plus on goûtera celle qui a mis, selon l'expression d'un excellent critique, tant de vie dans le dogme, tant de dogme dans sa vie.

La nouvelle édition que publie monsieur de Falloux se compose de six volumes; un portrait de madame Swetchine orne le frontispice du premier, & donne une idée de ce visage qui retraçait le type mongol, le type des races conquérantes de l'Asie, mais que la politesse exquise, la grâce de l'esprit, la bonté toujours active avaient transfiguré. Le premier volume contient la notice biographique sur madame Swetchine, rédigée par monsieur de Falloux avec une simplicité délicate & touchante; on peut lire & relire ces pages avec un plaisir toujours nouveau, & suivre l'heureux développement de ce caractère que la vie ennoblit & purifia de plus en plus. Nous signalerons surtout dans ce travail le *Journal de ma conversion*, écrit par madame Swetchine elle-même, où l'on peut étudier tous les mouvements de son esprit & de sa conscience, depuis l'heure où elle sentit l'insuffisance de son Église jusqu'à celle où, changeant Photius pour Pierre, elle trouva dans le sein de l'Église catholique foi & repos. Un autre chapitre est aussi d'un intérêt frappant, c'est celui intitulé : *Commentaires de madame Swetchine sur ses lectures*. Elle lisait beaucoup, elle lisait en prenant des

notes, & vraiment chacun de nous peut apprendre d'elle comment il faut lire. Nous ne conseillons pas à nos jeunes amies cette variété presque effrayante de lectures; néanmoins, elles pourraient emprunter à madame Swetchine sa méthode, lire comme elle, sans mollesse, avec suite, par conséquent avec fruit.

Le second volume commence la correspondance. Les lettres à mademoiselle Stourza, dont nous avons parlé, en occupent la majeure partie; elles vont du matin jusqu'au soir de la vie, le matin avec son ardeur, le soir avec son calme presque divin. Une quinzaine de lettres, adressées à la princesse Alexis Galitzin, nous ont surtout intéressées. Madame Swetchine éprouvait pour la princesse Alexis, catholique comme elle, catholique avant elle, la plus profonde reconnaissance; elle la nommait sa mère selon la grâce; elle lui rendait tous les devoirs de respect, de déférence d'une fille envers sa mère; la princesse, Russe, Scythe du fond de l'âme, la blâmait souvent, la grondait d'aimer trop la France; sa fille en Dieu s'incline, se soumet, s'explique avec la plus touchante humilité & se compare elle-même au chien battu, qui n'en revient que plus fidèlement auprès de son maître. Rien, à notre sens, ne donne une plus haute idée de la bonté & de la sainteté de madame Swetchine.

Au troisième volume, arrivent les lettres où elle n'est plus ni grondée ni dirigée, mais où elle dirige à son tour, & avec quelle douceur, quel tact et quelle prudence! On voit passer là les noms de madame de la Rochefoucauld, de madame de Lilliers, de madame de Gontaut-Biron, de mademoiselle de Virieu (elle retrouve pour celle-ci quelques notes exaltées, comme celles que lui inspirait mademoiselle Stourza); avec madame de Nesselrode, elle traite de morale, d'éducation et de politique; avec le poète Turquet, avec monsieur de Melun, le P. Jean Gagarin, son amitié revêt une teinte d'autorité maternelle. Ce même sentiment se retrouve, avec plus d'autorité, dans le volume si captivant qui renferme les lettres du P. Lacordaire & quelques-unes des réponses de madame Swetchine. Quoiqu'elle ait dit : *On ne connaîtra le P. Lacordaire que par ses lettres*, il nous est permis de penser que le grand et sublime orateur de Notre-Dame ne gagne pas à être analysé dans sa correspondance; il s'y trouve quelques lettres admirables; mais, dans leurs lettres intimes, Bossuet & Fénelon me semblent à la fois plus profonds & plus tendres. Aucune des lettres de Lacordaire ne peut se comparer aux lettres que Bossuet adressait au maréchal de Bellefonds & à madame de Luynes, par exemple, ou à la touchante correspondance de Fénelon avec le duc de Chevreuse. Madame Swetchine est toujours semblable à elle-même dans ses réponses au grand Dominicain. Pleine de sagesse & de douceur, de prudence & de piété, elle tempère sans cesse les élans & la fougue de ce fils adoptif de son âme :



c'est la harpe de David qui cherche à calmer Saül; c'est un ange gardien qui, sans cesse, montre, au-delà des orages terrestres, le but immortel...

Les écrits de madame Swetchine occupent un volume entier, le plus précieux peut-être de la publication. Là on retrouve ses *Pensées* qu'elle avait rassemblées sous le titre d'*Airelle* (l'airielle est un fruit du Nord qui mûrit sous la neige), son admirable *Traité de la Vieillesse*; ses pages sur la *Résignation*, qui ont fait tant de bien à des âmes éprouvées; un *traité de la Piété dans le Christianisme*, un autre: *du Précepte & du Conseil*, qui, tous deux, auraient pu être signés par saint Bernard ou saint François de Sales; des *Méditations sur les Fins dernières & sur les Béatitudes*, qu'il faudrait citer tout entières; d'autres *Réflexions sur la Communion*, sur la *Sainte Vierge*, des *Prières* dont on pourrait faire un recueil délicieux, un *Règlement de vie*, un *Examen*, qui montrent au plus profond l'âme de cette véritable chrétienne. Il n'est pas une page de ce volume qui ne doive produire le plus grand bien; on ne peut les lire sans se trouver touché, édifié & consolé, & quoique madame Swetchine ait appartenu à un monde délicat, supérieur, surtout par l'intelligence, sa foi & sa charité la rapprochent des esprits moindres; ses écrits, nous le savons, ont été un aliment, une lumière, une consolation pour des âmes qui n'ont jamais habité les mêmes sphères qu'elle. — Notre ami, monsieur Ronde-

let a cité une pauvre femme, très-malheureuse, que le *Traité de la Résignation* avait réconciliée avec son infortune, & un savant, éloigné de Dieu, à qui les lettres de madame Swetchine ont arraché un cri d'admiration et de foi.

Le souvenir de cette femme éminente doit se trouver dans tous les cœurs français (elle a tant aimé la France), & ses livres devraient occuper une place d'honneur dans nos bibliothèques. Sa réputation est de celles que le temps consacre, & quoi qu'elle n'ait rien demandé à l'avenir, je crois qu'il lui réserve une place dans la noble galerie des moralistes & des grands écrivains religieux qui ont bien servi l'humanité (1).

M. B.

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1860, pages 108 & 167.

Les œuvres de madame Swetchine se trouvent en deux éditions, chez Didier, 35, quai des Augustins.

ÉDITION IN-8°.		ÉDITION IN-12.	
<i>Vie &amp; œuvres</i> , 2 volumes...	15 fr. »	<i>Vie &amp; œuvres</i> , 2 volumes..	8 fr. »
<i>Lettres complètes</i> , 3 v.	18 »	<i>Lettres</i> , 3 vol. sous presse.	
<i>Correspondance du P. Lacordaire &amp; de M<sup>me</sup> Swetchine</i> , 1 vol.	7 50	<i>Correspondance du P. Lacordaire &amp; de M<sup>me</sup> Swetchine</i> , 1 vol.	4 »

## VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

### L'ANECDOTE

(Fin.)

L'ANECDOTE est souvent une moralité, une leçon; alors, elle a tout l'intérêt d'une légende, toute la force d'un apologue. C'est surtout chez les Orientaux qu'elle prend ce caractère.

Un Turc qui avait été guéri à l'hôpital français, par les soins des sœurs hospitalières, ne trouva qu'un moyen de leur témoigner sa reconnaissance. Deux ans après avoir quitté l'hôpital, il revint en portant sur ses épaules un autre Osmanlis blessé à la jambe.

« Louange à Dieu, dit-il en saluant la supérieure, je t'apporte cet homme à guérir. Je pensais à toi nuit et jour, priant Dieu qu'il fournît au pauvre Méhémet le moyen de reconnaître ton bienfait. A

la fin, sa miséricorde a permis que ce pauvre homme, mon voisin, se cassât la jambe en tombant, je l'ai chargé sur mes épaules, & je te l'amène pour que tu le guérisses comme tu m'as guéri. »

Ce Turc, vous le voyez, avait une bonne & juste idée de la charité chrétienne.

Voici un autre exemple du même genre. Un chérarabe n'ayant pu obtenir, par les offres les plus belles, qu'un Arabe du voisinage lui cédât sa jument, résolut de la lui prendre par ruse. Un jour que l'heureux possesseur de cette monture enviait passait dans un chemin creux, il entendit une voix lamentable qui lui cria : « Arrête, & si tu portes une âme de musulman, aie pitié d'un malheureux. » Le cavalier, à ces accents plaintifs, se



retourna & aperçut un homme couché sur le bord du chemin, qui paraissait épuisé de fatigue. « Qu'as-tu, mon frère, lui dit-il, & que puis-je faire pour te soulager ? — Me prendre sur ton cheval, répondit l'étranger, je n'ai pas la force de gagner la ville avant la nuit. » Le bon musulman prit l'étranger dans ses bras & le mit sur sa monture en lui disant : « Je vais te conduire dans ma maison. » Aussitôt le prétendu malade partit comme un trait en criant à l'Arabe stupéfait : « Je suis celui qui a voulu acheter ta jument ; tu as refusé de me la vendre ; je te l'ai prise ; bon voyage. — Arrête à ton tour, lui répondit le pauvre Arabe, & écoute ma prière. Quand tu seras de retour parmi les tiens, ne leur parle pas de mon malheur, de peur que le bruit de ton action venant à se répandre, ne détourne les autres hommes de la charité & ne les empêche de se faire du bien les uns aux autres. » Alors, le chef descendit de sa monture, & la ramenant à son possesseur légitime : « J'ai trop écouté ma passion, lui dit-il, & elle m'a dérobé la vue de cette lumière que Dieu a mise au dedans de chaque homme pour le diriger. Je ne dois pas persister dans mon action, puisqu'elle aurait de pareilles conséquences pour le genre humain. »

Plusieurs des bons mouvements de Frédéric II sont restés des anecdotes qui peuvent servir de leçons. Un lieutenant-colonel, réformé à la fin de la guerre de 1756, ne cessait de solliciter le roi. Il devint si importun que Sa Majesté défendit qu'on le laissât approcher d'elle. Peu de temps après, il parut un libelle contre le roi. Si indulgent que fût Frédéric à cet égard, l'audace de l'écrivain l'offensa au point qu'il promit cinquante frédéric d'or à celui qui le dénoncerait. Le lieutenant-colonel se fit annoncer au roi comme ayant un rapport intéressant à lui faire au sujet du fameux libelle. Il est admis. « Sire, vous avez promis cinquante frédéric d'or à celui qui dénoncerait l'auteur d'un libelle où vous êtes gravement offensé. Cet auteur c'est moi ! Mais, Sire, tenez votre parole royale ; & pendant que vous punirez le coupable, envoyez à ma pauvre femme et à mes malheureux enfants la récompense promise au dénonciateur. » Le roi fut frappé de l'extrémité à laquelle le besoin portait un officier, d'ailleurs estimable. N'importe, il s'avouait coupable. « Rendez-vous sur-le-champ à Spandau, dit le roi ; attendez dans cette forteresse les effets du juste courroux de votre souverain. — J'obéis, Sire, mais les cinquante frédéric d'or ? — Dans deux heures, votre femme les recevra. Prenez cette lettre & la remettez au commandant de Spandau, qui ne devra l'ouvrir qu'après le dîner. »

Le lieutenant-colonel arrive à la forteresse & s'y constitue prisonnier. Au dessert, le commandant ouvre la lettre ; elle contenait ces mots : « Je donne le commandement de Spandau au porteur de cet ordre. Il verra bientôt arriver sa femme avec les cinquante frédéric d'or. Le commandant

actuel ira à B... ; je lui donne cet avancement en récompense de ses services. »

Tallemant des Réaux rapporte, dans ses *Histoires*, un trait que rappelle celui-ci. Un soldat au service des États des Provinces-Unies ayant été condamné à être pendu, fit demander au prince d'Orange qu'il lui fût permis de faire publier par toutes les troupes que, s'il y avait quelqu'un qui voulût être pendu à sa place, il lui donnerait quatre cents écus qu'il avait. La proposition parut si extravagante, que, pour en rire, on ne lui refusa pas ce qu'il demandait. Mais on fut bien surpris quand un vieux soldat anglais se présenta. Le prince d'Orange lui demande de quoi il s'avisait. Le soldat lui dit que depuis trente ans qu'il servait les États, il n'en était pas plus à son aise ; qu'il avait une femme et des enfants, & que, s'il venait à être tué, il ne leur laisserait rien ; au lieu que s'il était pendu à la place de l'autre, il leur laisserait quatre cents écus pour leur aider à vivre. Le prince fut touché de cet excès d'amour paternel. Il donna la vie au coupable, à la condition qu'il laisserait l'argent à ce vieux soldat, qui gagna, par cette générosité, dit le narrateur, de l'argent et de l'estime.

On peut rapprocher de l'anecdote du grand Frédéric le trait attribué par Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, à l'empereur d'Autriche Joseph II. Ayant été se promener seul dans le Prater, comme il lui arrivait souvent, l'empereur rencontra une jeune personne qui lui parut très-affligée. Joseph s'approcha d'elle pour lui demander le sujet de ses peines. La jeune personne, sensible à cette marque de compassion, lui raconta avec beaucoup de naïveté & de douleur que son père, officier, avait été tué, & que sa mère, manquant de fortune & de protection, était tombée dans une grande misère. — L'empereur lui demanda pourquoi sa mère n'avait pas songé à solliciter l'empereur, dont l'accès était si facile. — « On dit qu'il est avare, répondit la jeune personne ; nous aurions fait une démarche inutile. » Joseph II mit la leçon à profit. Il donna quelques ducats à la jeune personne, en lui disant qu'il tâcherait de lui être utile auprès de Sa Majesté. Il lui marqua le jour & l'heure où elle devait se trouver avec sa mère dans les appartements de l'empereur ; il y était de service, & serait peut-être en état de lui annoncer quelque bonne nouvelle. Il ajouta, en lui donnant une bague, qu'elle n'aurait, pour être admise, qu'à la présenter. L'empereur ayant pris des informations dans l'intervalle, & le récit de la jeune fille s'étant trouvé conforme à la vérité, il l'attendit, au moment prescrit, dans son cabinet. Elle ne manqua pas de s'y rendre avec sa mère, dans l'espérance de retrouver son bienfaiteur. Elle le reconnut, en effet, bien vite ; mais aux respects qu'on lui rendait, elle reconnut aussi l'empereur. Se rappelant alors ce qu'elle lui avait dit sur l'avance, elle pâlit. Sa Majesté daigna la rassurer, annonça à la mère qu'elle recevrait une pension, & dit à la jeune fille :



« Une autre fois, vous ne désespérerez jamais d'un cœur juste. »

De même que nous avons de grands artistes, de grands écrivains & de grands capitaines, de même nous avons de grands naïfs & de grands distraits. On cite, parmi les plus célèbres, La Fontaine, Du Marsais (1), Racine, le chimiste Rouelle, Étienne, Ampère, Charles Nodier, & ce bon évêque de Bayeux, Nesmond, qui mourut doyen de l'épiscopat de France à quatre-vingt-six ans. « C'était, dit Saint-Simon, de ces vrais saints qui attirent, malgré eux, une vénération qu'on ne peut leur refuser, & dont la simplicité donne à tous moments à rire. Aussi disait-on de lui qu'il disait la messe tous les matins, & qu'il ne savait plus après ce qu'il disait du reste de la journée. Il reprit un jour un de ses curés d'avoir été à une noce. Le curé se défendit sur l'exemple de Notre-Seigneur aux noces de Cana. « Voyez-vous, monsieur le curé, répliqua-t-il, ce n'est pas là ce qu'il a fait de mieux. » Quel blasphème dans une autre bouche ! Ce bon homme croyait fort bien répliquer & d'une manière édifiante ; & il est vrai aussi que de lui on le prenait de même.

C'est une grosse distraction, on le sait, qui occasionna la disgrâce de Racine, & peut-être causa sa mort. S'il n'eût pas prononcé le nom de Scarron devant Louis XIV & madame de Maintenon, il se fût épargné le chagrin qui le fit tomber dans cet état de langueur auquel il ne survécut que deux ans.

Quant au chimiste Rouelle, ses distractions n'étaient pas toujours sans danger. Un jour qu'il faisait une expérience dont il avait besoin pour sa leçon, il dit à ses auditeurs : « Vous voyez, messieurs, ce chaudron sur ce brasier ? eh bien, si je cessais de remuer un seul instant, il s'ensuivrait une explosion qui nous ferait tous sauter en l'air. » En disant ces paroles, il ne manqua pas d'oublier de remuer, & sa prédiction fut accomplie : l'explosion se fit avec un fracas épouvantable, cassa toutes les vitres du laboratoire, & en un instant, deux cents auditeurs se trouvèrent éparpillés dans le jardin. Heureusement, personne ne fut blessé, parce que le plus grand effort de l'explosion avait porté par l'ouverture de la cheminée ; monsieur le démonstrateur en fut quitte pour cette cheminée & une perruque. — C'est ce même Rouelle qui, se trouvant dans un cercle où il y avait plusieurs dames, & parlant avec sa vivacité ordinaire, défait sa jarrettière, tire son bas sur son soulier, se gratte la jambe de ses deux mains, remet ensuite son bas & sa jarrettière, & continue sa

conversation sans avoir le moindre soupçon de ce qu'il venait de faire.

De toutes les distractions de La Fontaine, il ne faut citer qu'une ; elle donnera la mesure. Comme il arrivait pour dîner chez une personne de sa connaissance dont il avait reçu le billet d'enterrement, le portier lui dit que son maître était mort depuis huit jours. « Ah ! répondit La Fontaine, je ne croyais pas qu'il y eût si longtemps. » — Ses répliques, disons-le pour maintenir l'équilibre, n'étaient pas toujours naïves : à l'occasion, il savait aussi manier l'épigramme. Furetière l'avait plaisanté de ce qu'il ignorait ce que c'était que du bois de grume & et du bois de marmenteau. A quelque temps de là, Furetière reçut des coups de bâton qui lui furent administrés au nom de Guilleragues, contre lequel il avait fait une satire. L'occasion était bonne pour La Fontaine de tirer une petite vengeance, il la saisit.

Toi qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,  
Qui décides toujours & sur toute matière,  
Quand, de tes chicanes outré,  
Guilleragues t'eut rencontré,  
Et frappant sur ton dos comme sur une enclume,  
Eut de coups de bâton secoué ton manteau,  
Le bâton, dis-le-nous, était-ce bois de grume,  
Ou bien du bois de marmenteau (1) ?

Louis XV aussi était distrait. Il demanda un jour à Gradenigo, ambassadeur de Venise : « Combien sont-ils au conseil des Dix ? — Quarante, sire, » répondit l'ambassadeur.

Les naïvetés sont surtout jolies quand elles partent du cœur ; celles-là, il faut les demander aux enfants. Le jour où le feu prit à la maison de madame d'Aubigné, mère de madame de Maintenon, la petite pleura. « Faut-il que je vous voie pleurer, lui dit sa mère, pour la perte d'une maison ! — C'est bien la maison que je pleure ! lui répondit-elle, c'est ma poupée. »

« Un jour, chez mon père, raconte Rousseau, étant condamné pour quelques espiègleries à m'aller coucher sans souper à table, & passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain, je vis & flairai le rôti, tournant à la broche. On était autour du feu. Il fallait, en passant, saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin

(1) Fontenelle disait de La Fontaine : « Il est assez bête pour croire que les anciens ont plus d'esprit que lui. » Et de Du Marsais : « C'est le nigaud le plus spirituel, & l'homme d'esprit le plus nigaud que je connaisse. »

(1) Furetière publia lui-même cette épigramme, ajoutant : « Cette épigramme montre clairement que l'objection qu'on a citée au sieur de La Fontaine d'ignorer la nature du bois de grume & du bois de marmenteau, était bien fondée : le bois de grume est du bois de charpente & de charbonnage débité avec son écorce, & qui n'est point équarri ; le bois de marmenteau est un bois de haute futaie qui est conservé pour l'ornement d'une maison ; à laquelle il est attaché & qu'il n'est pas même permis à un usufuitier de couper. L'un & l'autre bois n'est pas propre à venger des traits médisants. »



de l'œil ce rôti qui avait si bonne mine & qui sentait si bon, je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence, & de dire d'un ton piteux : « Adieu, rôti. » Cette saillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper.

Si vous n'avez pas de parti pris contre le calembour, je vous donnerai, pour toucher un peu à tous les genres, quelques exemples d'anecdotes où le trait est un jeu de mots. Notre bon roi Henri IV aimait beaucoup le quolibet. Lorsque madame de Guise vint le complimenter après la réduction de Dreux, le roi lui dit en riant : « Ma cousine, vous voyez un roi poudreux, mais non pas cendreux. »

Rouillé du Coudray, membre du conseil des finances sous la régence, était honnête, mais ivrogne. Le président du conseil lui dit un jour en présence du régent : « Monsieur Rouillé, il y a là de la bouteille. — Cela se peut, monsieur le duc, mais il n'y a pas de pot-de-vin. » — Faut-il ajouter, pour le seul triomphe du calembour, l'histoire de ce juge, réputé voleur, qui commandait un bon dîner ? Il voulait des canards sauvages, & le traiteur s'excusait sur ce que la saison était trop avancée.

« Quoi, dit le juge, il y a deux jours que j'en ai vu une compagnie qui volait.

— Cela se peut, monsieur, mais vous savez que tous ceux qui volent ne sont pas pris. »

Les coups d'audace & les accès de franchise donnent toujours un dénouement heureux à l'anecdote. Ces choses-là se passent surtout avec les rois. — Un poète persan, Homedi, était au bain avec Tamerlan & quelques courtisans. On jouait à un jeu où la valeur de chacun était estimée en argent.

« Je vous estime trente aspres, dit le poète à Tamerlan.

— La serviette dont je m'essuie les vaut, répondit le tyran.

— Aussi est-ce en comptant la serviette, » répliqua Homedi.

Un officier présentait à Henri IV un placet dans lequel il exposait qu'ayant reçu un grand nombre de blessures, il avait besoin de ses secours. Après avoir lu, le roi lui dit : « Nous verrons.

— Il ne tient qu'à vous de voir à l'instant, » répondit le pétitionnaire en ouvrant son justaucorps & en montrant les blessures dont il était couvert.

Frédéric avait coutume, à table, de raconter ses campagnes. Un jour qu'il faisait un long récit d'une attaque nocturne, le général Ziethen l'interrompit tout à coup :

« Votre Majesté se trompe, ce n'est pas ainsi que l'affaire s'est passée.

— Eh bien ! raconte-la donc comme tu la sais. »

Lorsque le général eut terminé sa narration, le roi s'écria :

« Ce n'est pas vrai ! Prétends-tu donc savoir les choses mieux que moi ?

— Dans le cas dont il s'agit, reprit Ziethen, oui, je dois mieux les savoir, car c'est moi qui ai dirigé l'attaque. Mais j'aperçois dans la chambre voisine le vaguemestre Krüger, qui, ce jour-là, a bravement combattu à mes côtés ; interrogez-le, & vous verrez.

— Eh bien, fais-le venir. »

Le vaguemestre confirma de tous points la version du général. « Tu mens, » dit le roi. — A ce mot, le hussard s'avança, prit la fourchette du roi, & l'enfonçant dans un faisan : « Je veux, dit-il, avaler la mort avec ce faisan si je ne dis pas la vérité. » Et il s'éloigna gravement avec son butin. Ce coup de fourchette en manière de conclusion fut victorieux. Le roi rit beaucoup & envoya une bouteille de vin pour accompagner le faisan.

Les rois n'étant pas toujours de belle humeur, l'important avec eux est de les faire rire. C'est le seul bien que des sujets puissent leur procurer. — Georges II, roi d'Angleterre, était contrarié par ses ministres pour la nomination d'un vice-roi d'Irlande. Il s'était levé avec dépit & avait passé dans sa chambre, laissant ses ministres dans le plus grand embarras. Voyant que Sa Majesté ne revenait pas, ils lui députèrent lord Chestesfield, comptant sur les ressources de son esprit pour calmer le roi et obtenir une décision. Chestesfield ouvre tout doucement la porte & s'approche du fauteuil où Georges s'était jeté. « Je suis chargé, Sire, de savoir de quel nom Votre Majesté veut qu'on remplace le blanc laissé sur la patente. — Mettez-y le diable, répond le roi en colère. — Mais, sire, dit le ministre d'un ton très-sérieux, le diable sera donc qualifié de féal & amé cousin de Votre Majesté ? » Georges ne put s'empêcher de rire, & la paix fut faite.

Voilà, mes chères demoiselles, dans quel ordre d'idées & de faits je vous engage à choisir vos anecdotes, quand vous voudrez vous livrer au plaisir de conter. Ne vous laissez jamais séduire par l'esprit de médisance ou de méchanceté, & s'il arrive que vous sachiez sur autrui quelque vilaine petite histoire, ne la racontez pas. Votre récit sera bon toujours, qu'il soit gai ou touchant, s'il est exempt de toute intention mauvaise & s'il respecte ce qui est respectable. Bien inspirés auront été ceux qui, au bout de leur carrière, pourront dire comme Fontenelle : « Je suis né Français, j'ai vécu cent ans, & je meurs avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. »

CHARLES ROZAN.



# ORPHELINE

(SUITE)

## VII

GLACE ET FEU.

**Q**UELQUES jours après, Laurence parla à madame Mesnil de cette visite & des surprises qu'elle lui avait apportées.

« Il ne faut jamais s'étonner de rien avec mademoiselle Porthoys, dit madame Mesnil.

— Pourtant, chère madame, ce jeune homme, qui, en passant, se dérange de sa route, qui vient la voir, qui lui apporte un présent, & qu'elle met, pour ainsi dire, à la porte, vous me permettez de m'étonner.

— Non; elle n'aime pas les Debrande, père & fils.

— Il y a un père ?

— Oui, un vieux Debrande, un ex-beau, un ex-riche, qui vit, qui vivote chez son fils, & très-maigrement, du produit de quelque petite rente & des minces appointements de monsieur Paul.

— Ils ne sont pas heureux ? demanda Laurence, à qui cette esquisse rappela immédiatement sa eunesse passée auprès de son père & dans la pauvreté, & qui s'attendrit à cette pensée; je les plains ! Ils sont seuls & pauvres ?

— Oui, ma chère, dit madame Mesnil, qui pénétra dans la pensée de sa jeune amie; seuls, & sans être unis par cette étroite affection qui relève & console. Le père regrette sa jeunesse, ses plaisirs, sa fortune; le fils s'ennuie de sa médiocrité, & aspire à des biens, à une position qu'il ne posséderait probablement jamais.

— Il ne pourra pas avoir d'avancement ?

— Oh ! si, mais graduellement, lentement ; il avancera par trois cents francs à la fois, & lorsqu'il se verra arrivé à un grade élevé, l'âge aussi sera venu, & il sera trop tard pour un beau mariage. Il est bien doué, du reste, ce jeune homme : une charmante tournure, un je ne sais quoi qui sent son gentleman, une belle humeur, de l'intelligence, mais tout cela enterré sous la carapace de la pauvreté.

— Chère madame, ce n'est pas un grand mal que la pauvreté, quand on n'est pas seul sur la terre.

— Je suis de votre avis, répondit madame Mesnil en lui serrant la main; je ne suis guère riche que de mes six enfants, & je ne les troquerais pas contre tout l'or qui est dans les caves de la Banque. Mais tous ne pensent pas comme nous, & je crois que Paul Debrande, qui se trouve fait pour briller dans le monde, s'ennuie de n'être qu'un pauvre garde-général.

— Il vit avec son père, je ne le trouve pas à plaindre. Si j'avais mon père ! quoiqu'il y eût alors des instants pénibles ; que j'eusse ardemment souhaité pour lui, pour ma pauvre petite sœur un bien-être que nous n'avions pas ; tous les souvenirs du temps où je les possédais me sont doux : j'avais chaud au cœur; ici, j'ai toujours froid.

— Pauvre enfant ! Mademoiselle Porthoys n'a donc aucun besoin d'inspirer & de ressentir de la bienveillance ?

— Je pense que non; elle vit en elle-même ; je ne comprends cela que lorsqu'on pense toujours au bon Dieu, & alors, quand on sort de soi, c'est pour être tendre & charitable envers les autres.

— Très-vrai. Pour vous, comment est-elle ?

— Froide, très-froide, mais jamais agressive. Elle commande, j'obéis : je lis tout haut le journal; les ventes de biens la préoccupent toujours ; j'écris des lettres à ses fermiers en retard; je couds, je porte les ordres à la cuisine; je lui donne le bras pour faire quelques tours au jardin; nous faisons de longues stations devant les poiriers & les pêchers, elle me fait compter les fruits; quelquefois, le soir, je lis encore.

— Et que lisez-vous ?

— Des voyages, elle n'aime que cela : nous venons de finir le voyage de Heemskerke à la Nouvelle-Zemble; c'est un récit fort mélancolique; ces pauvres marins sont comme moi, ils ont toujours froid... Nous allons entamer un voyage de Mungo-Parck aux sources du Nil; nous avons lu un vieux pèlerinage à Jérusalem qui m'intéressait fort, & j'ai en perspective je ne sais combien d'autres excursions dans tous les coins du monde.

— Où prenez-vous tous ces livres ?

— Ma cousine les trouve dans sa bibliothèque. Il n'y a guère que cela & des livres latins.

— Ah ! oui, cela a fait partie de l'héritage, ce bel héritage qui irait si bien à Paul Debrande.

— Je le lui souhaite de grand cœur.



— Pourquoi? il vous plaît donc?

— Je ne l'ai pas regardé; j'avais assez à faire de regarder ma cousine; mais je le lui souhaite parce qu'il en a envie.

— Eh bien! je suis moins bonne que vous, & parce qu'il en a si grande envie, je désire qu'il ne l'ait pas & que le trésor passe à une autre. »

Laurence ne comprit pas ce mot que soulevait cependant le regard de son amie; elle était si loin de ces calculs, de ces prévisions, de ces espérances! & pas plus que la petite alouette qui a son nid par terre, dans un sillon, ne s'imagina devenir un jour un condor dont l'aile balaie les cieux, elle ne s'imaginait qu'elle, simple & cachée, pourrait posséder ces biens enviables, cette puissance de la fortune qui mettent une sorte d'aurole au front de ceux à qui le ciel les octroie. Elle ne les désirait pas, un peu d'affection eût suffi à remplir sa vie; elle était de ces âmes qui ont plaisir à s'immoler aux autres, & qu'un *merci!* venant du cœur paierait des plus durs sacrifices. Dans sa position auprès de mademoiselle Porthoys, ce qui l'affligeait, ce qui serrait son cœur, ce n'était pas la sombre uniformité des jours, ni le travail, ni les restrictions avaries exercées sur la table, sur la toilette, sur toutes les habitudes de la vie; c'était l'isolement profond, éternel, le mur de glace qui s'élevait entre elle & cette femme en cheveux blancs, respectable par les années, intéressante par les infirmités, qu'elle eût voulu soigner comme une mère, consoler comme une amie. Mais mademoiselle Porthoys n'éprouvait pas le besoin d'occuper, d'émouvoir; elle se suffisait. Pourtant, en regardant dans le passé, elle se serait vue jeune, pauvre, isolée; elle se serait souvenue qu'elle aussi avait éprouvé ces aspirations vers les biens de l'âme, cette dilatation d'un cœur qui veut se donner, ces amères tristesses de la solitude; qu'elle avait versé des larmes & qu'il avait fallu bien des années & bien des secousses pour la guérir & l'amener à l'état froid & positif où nous la voyons aujourd'hui. Pour arriver à la pénétration défiante & à la sécheresse systématique où elle se trouvait parvenue, elle avait passé par de grandes peines, silencieuses, inconsolées; des souffles glacés avaient fané ses illusions, obscurci sa foi en autrui, à jamais éteint les flammes de son cœur; puis, l'heure avait sonné où elle s'était vue, seule comme toujours, mais riche, riche à faire envie, riche à faire plier devant elle les genoux de ceux qui l'avaient dédaignée jadis; & alors, dans son âme aride, elle avait élevé un autel au veau d'Or, semblable aux Hébreux lorsqu'au milieu des sables brûlants, ils adorèrent l'idole & oublièrent le vrai Dieu.

Tout cela, elle l'avait oublié. Jamais elle n'éprouvait le besoin de dire à Laurence un mot affectueux, de la satisfaire en quelque bagatelle; elle la traitait toujours avec la même autorité calme, & se croyait parfaitement en règle avec elle en lui payant régulièrement ses honoraires & en lui don-

nant place au feu, place à la table, un toit sur sa tête & une ombre de protection sur sa vie. N'était-ce pas assez? fallait-il davantage? N'était-il pas même d'une bonne parente d'abattre toutes ces petites fleurs azurées, ces illusions qui poussaient encore dans cette âme ignorante, de la rappeler au côté pratique de l'existence, & de la disposer ainsi aux luttes que l'avenir lui gardait? Ce devoir, mademoiselle Porthoys n'y faisait faute: elle ne se moquait pas de la piété de Laurence; ceci, elle n'aurait pas osé, les doctrines matérialistes n'ayant pas pénétré jusqu'à elle; mais tout le reste passait sous les fourches caudines de sa sagacité malveillante.

« Vous aimez beaucoup ces petites Mesnil?

— Oh! oui, ma cousine, elles sont si gentilles!

— C'est par amitié pure que vous vous fatiguez à jouer avec elles aux barres & à colin-maillard & que vous vous êtes enrouée l'autre jour à leur chanter des rondes? Et vous croyez qu'elles vous aiment?

— Je l'espère.

— Allons donc! elles profitent de votre complaisance, elles vous exploitent à leur manière. Les enfants, voyez-vous, ce sont des hommes en raccourci: tout petits, ils calculent, ils voient de quel côté se trouvera le plus grand avantage, le plus grand plaisir; leurs caresses mêmes sont intéressées. L'autre jour, le petit Marcel s'accrochait à votre robe, on ne pouvait le détacher de vous; il a obtenu ce qu'il voulait: vous lui avez fait une balle, & vous avez attaché les grelots de feu notre chat à son cerceau. Il vous a quittée alors, il a jeté sa balle, il a fait rouler son cerceau, & il ne vous a plus regardée. Vous l'avez appelé, & il vous a dit très-franchement: « Laisse-moi donc! je m'amuse! »

— C'est un enfant, répondit Laurence; il est tout à la distraction du moment.

— Et plus tard, il sera tout aux affaires, aux plaisirs, & il ne se souciera plus de vous. Vous croyez que ses sœurs, ces petites pour qui vous habillez tant de poupées, vous seront plus fidèles? oh! que non! elles n'auront plus besoin de vous & vous oublieront parfaitement.

— Soit! répondit Laurence avec un peu de tristesse, mais laissez-moi croire qu'elles m'aiment un peu aujourd'hui.

— Je ne vous en empêche pas, vous verrez. Vos croyances sont encore du blé vert, il mûrira & l'expérience le fauchera. Et vos aumônes! Vous vous privez, vous ne faites pas les économies que vous pourriez faire, afin de payer le loyer de la veuve Marchand & de donner au vieux Thomas des chaussettes & des chemises; croyez-vous que vos dons soient bien placés?

— Oh! oui! ils sont si pauvres tous les deux!

— Que la veuve soit plus laborieuse & le vieux plus sobre, la pauvreté disparaîtra. Il ne faut pas tant pour vivre enfin!

— Ma cousine, quand on n'a rien & qu'il faut



amasser, sou par sou, le strict nécessaire, cela semble bien difficile & il y a toujours quelque déficit.

— Ta, ta, ta! les pauvres ne diront pas autrement. Et leur reconnaissance? Vous y croyez aussi?

— Je ne sais pas, ma cousine, mais je crois en la promesse du bon Dieu : ce que nous faisons aux pauvres, nous le faisons à lui-même, & il saura bien le récompenser.

— A la bonne heure! Si vous vous lancez dans le futur, le mystique, l'invisible, je n'ai plus rien à dire & je ne voudrais troubler ni vos dévotions ni vos espérances. Cependant, souvenez-vous que, tant que nous vivons sur la terre, il faut de l'argent, & la Bruyère, que j'ai lu dans ma jeunesse, dit que l'affliction qui dure ici-bas, c'est celle de la perte des biens.

— Je n'ai rien à perdre, répondit Laurence en riant.

— Vous perdez tout ce que vous n'économisez pas, ma petite. »

Ces conversations, souvent renouvelées, plongeaient Laurence dans une langueur & une tristesse extrêmes; rien en elle ne répondait à ces âpres façons d'envisager la vie, & lorsque mademoiselle Porthoys avait essayé de lui démontrer qu'on n'est ici-bas que pour compter des écus, qu'en avoir *plus* est le suprême plaisir, en avoir *moins* la suprême douleur; qu'il ne faut se fier à rien ni à personne; qu'aimer est folie, croire en autrui duperie, s'occuper d'autre chose que de ses intérêts sottise, que la suprême sagesse c'est de vivre repliée sur soi, à côté d'un trésor inutile & stérile; quand elle avait entendu ces adages, ces maximes, ces aphorismes débités avec la plus entière conviction, elle en venait à se demander si l'expérience & la misanthropie de sa vieille parente n'étaient pas l'expression absolue de la vérité. Mais aussitôt une noble voix protestait au fond de son âme; elle pensait à Dieu, elle lisait une page de l'Evangile; elle regardait les portraits de ses parents; le *Sursum corda* se faisait sentir, elle s'élevait dans les régions sereines, & elle comprenait mieux que jamais que l'amour & le dévouement sont le véritable mot de l'énigme de la vie, comme ils sont le secret des immortelles récompenses.

## VIII

Mademoiselle Porthoys sortait fort peu; son jardin, aux allées bordées de buis, suffisait à ses promenades, ses espaliers à sa contemplation de la nature, de même qu'une messe basse, le dimanche, contentait sa piété. Il arrivait cependant qu'un voyage dans ses propriétés devenait indispensable, car elle ne consentait aux plus minces réparations qu'après avoir vérifié, de ses yeux, si elles étaient vraiment urgentes; & c'était, en ces rares

occasions, monsieur Mesnil qui lui servait de chevalier.

Elle était partie depuis le matin pour visiter la ferme de ce Gaspard Leroux, l'ancien compagnon de voyage de Laurence; il réclamait un nouveau pignon, plus une nouvelle étable, & il assurait qu'une trentaine d'ormes, sur sa propriété, étaient bons à être abattus. Mademoiselle Porthoys, en grognant, en rechignant, s'était mise en route, & pour la première fois depuis deux ans, Laurence se trouvait seule à la maison; sa liberté & sa solitude lui semblaient douces, & elle savait bon gré à sa cousine d'être absente d'abord, & puis de lui avoir permis d'inviter à dîner l'aînée des filles de madame Mesnil. Elle fit gaiement les honneurs de cette dinette à sa petite amie Berthe; elles causèrent, elles allèrent au jardin cueillir leur dessert sur les arbres qui le portaient; elle montra à l'enfant ses humbles trésors, des livres, des images, les portraits, sa boîte à ouvrage & un portefeuille de dessins qu'elle avait crayonnés autrefois. Elles s'amusaient, & Berthe accueillit fort mal Catherine qui vint dire à Laurence :

« Mademoiselle, c'est un monsieur qui veut vous parler. Faut venir à la salle.

— Ah! que c'est ennuyeux! dit la petite fille.

— Viens avec moi; nous allons le congédier. Catherine, connaissez-vous ce monsieur?

— M'est avis que c'est celui-là qui est venu un soir avec des sarcelles. C'est un grand brun, facile à reconnaître. »

Laurence reconnut aussi le fier profil & la belle tournure de Paul Debrande; il la salua d'un air respectueux, s'assit en face d'elle & lui dit avec beaucoup d'aisance :

« J'espère, mademoiselle, que vous me pardonneriez de vous avoir ainsi dérangée, & que vous voudrez bien vous faire mon interprète auprès de mademoiselle Porthoys? »

Laurence s'inclina; il reprit :

« Voici ce dont il s'agit. Je faisais aujourd'hui une tournée dans les bois de Saint-Audemar, lorsqu'en arrivant dans une enclave qui appartient à ma cousine, je me trouvai face à face avec une espèce de bohème de méchante figure, qui fagotait à son aise dans un beau taillis. Tout y passait, les jeunes arbres, les maîtresses branches, aussi bien et mieux que le bois sec. J'estimai à vol d'oiseau le dommage à près de deux cents francs... J'arrêtai cet individu, & mon garde & moi, nous l'avons amené à Saint-Pol, où il est en prison. Voilà ce que je voulais dire à ma cousine.

— Je ne doute pas, monsieur, qu'elle ne vous soit très-obligée.

— Quant à cela, mademoiselle, je ne partage pas tout à fait la pensée que vous voulez bien m'exprimer : ma cousine est fort quinquise, & tout en lui rendant un réel service, je ne sais pas si elle m'en saura gré. »

Elle garda le silence, étant trop de son avis pour lui donner raison. Elle croyait qu'il allait prendre



congé, mais, agissant avec beaucoup de liberté, il regarda autour de lui & inspecta d'un regard curieux & moqueur à la fois la chambre où ils se trouvaient. Grande, sombre, boisée à l'antique, elle avait un air un peu mystérieux; les boiseries sculptées cachaient des armoires, des recoins, des profondeurs qui semblaient faites pour receler des trésors; cette pensée vint à monsieur Debrande, & il dit :

« Est-ce ici la chambre aux cachettes ? Qu'y a-t-il derrière ces portes si bien fermées ? des entassements d'or ? des louis, des carolus, des ducats, des nobles à la rose, peut-être ? Est-ce ici que ma cousine enfouit ces richesses qui seraient si utiles à d'autres ? »

— Non, monsieur, répondit Laurence avec un sourire tranquille; je vous assure que dans ces grandes armoires il n'y a que du linge & des porcelaines.

— Le trésor est ailleurs, dans sa chambre à coucher peut-être; elle passe sa vie à le contempler comme un fakir contemple son orteil; voyez-vous, le fakir & elle, deux parfaits égoïstes ! Cet argent qu'elle couve, qu'elle entasse, que ne ferait-il pas pour le bonheur des autres ! Vous, par exemple, mademoiselle !

— Moi ? dit-elle, je vous assure, monsieur, que je n'ai aucune prétention sur la fortune de mademoiselle Porthoys, quelle qu'elle puisse être.

— Vraiment ! eh bien, je ne suis pas aussi désintéressé que vous. Mon vieux père est son plus proche parent du côté maternel, & si, par quelque lubie, elle ne dispose pas de sa fortune, je serai fort charmé de voir affluer chez nous un flot de ce Pactole.

— Monsieur, je vous le souhaite de tout mon cœur, dit-elle en riant.

— Vous voulez plaisanter, mais rien n'est plus sérieux; la pauvreté est quelque chose d'odieux : Tantale mourant de soif & voyant fuir loin de sa bouche l'eau limpide, voilà le pauvre.

— Pas toujours, répondit-elle; il s'en trouve que quelques gouttes d'eau contentent.

— Non pas moi ni mon père : il regrette, & moi

j'espère. Vous, mademoiselle, plus sage, vous vous contentez de votre sort; c'est chose plus admirable qu'imitable. Mais je m'oublie... »

Il se leva.

« Veuillez présenter mes respects à ma cousine, & tâchez qu'elle ne m'en veuille pas trop de l'avoir débarrassée d'un maraudeur fort dangereux. Adieu, mademoiselle; adieu, petite. Si je ne me trompe, c'est une petite Mesnil; elle a tout à fait les yeux de son père. »

Il s'en alla, laissant Laurence un peu surprise de ses façons à la fois élégantes & familières, & plus surprise encore de l'espèce de solidarité qu'il voulait établir entre eux. Elle y songea longtemps, déplorant un peu la pauvreté marâtre dont ce jeune homme se plaignait & se demandant quel pouvait être cet intérieur du père & du fils; sous quels sombres voiles s'achevait la vieillesse de l'un & s'épanouissait la jeunesse de l'autre.

Elle y rêvait encore lorsque la voiture ramena enfin mademoiselle Porthoys, qui, plus que de coutume, semblait de mauvaise humeur.

« Vous n'avez pas idée, dit-elle en se réinstallant dans son fauteuil, des exigences de ce Gaspard. Un pignon ! un bâtiment tout neuf ! une haie pour enclore toute la propriété ! Voilà ce qu'il demande d'un air simple & bonasse, en ajoutant, au bout de chaque supplique : « Mademoiselle peut bien faire cela; ses moyens le lui permettent. » J'ai commencé par refuser net; plus tard, nous verrons. Et ici, que s'est-il passé, petite ? »

Laurence s'acquitta de son message; les sourcils de mademoiselle Porthoys, arc rarement détendu, se froncèrent.

« Un maraudeur dans mon bois ! et que faisait mon garde particulier ? C'était à lui d'opérer cette capture, & non à ce matamore de Paul; j'aime la besogne faite dans les règles, & je suis fort mécontente que Paul ait eu à se mêler de mes affaires. »

Telle fut l'action de grâce de mademoiselle Porthoys.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)





# LA LYRE & L'AIGUILLE

(SUITE.)

V

**A** l'heure où mademoiselle Clotilde allait à la rencontre de son oncle Alfred, un jeune homme, grand, mince, brun, à la physionomie prévenante, ouverte & fort agréable, descendait à la gare de Lancray, située à près de deux kilomètres du village, & demandait s'il n'y avait pas là quelque voiture qui pût le conduire chez monsieur d'Irnel.

On lui répondit que chaque jour un omnibus venait à la station, mais qu'il était parti & qu'on ne le reverrait point avant le lendemain matin; qu'à la vérité, il ne manquait pas de chars rustiques au village, mais que ce village n'étant éloigné de la papeterie que d'environ cent mètres, il valait autant faire tout le chemin à pied. En conséquence, le jeune voyageur confia sa malle à un homme qu'on lui désigna, & après avoir reçu l'assurance que son petit bagage allait être transporté tout de suite à sa destination, il se dirigea vers la fabrique. Il suivit une large & belle route jusqu'à Lancray. Quand il fut arrivé là, il parut hésiter, rassembler ses souvenirs; enfin il pria un paysan qui tondait une haie de lui indiquer le chemin de traverse qui mène à la papeterie.

« Monsieur, répondit cet homme, votre plus court est de prendre le sentier qui passe dans le parc de monsieur Desormeaux. Lorsque vous trouverez une clairière entourée de platanes, vous tournerez à gauche, il y a un chemin; si vous ne le quittez pas, il ne vous quittera pas non plus.

— Mais, dit le voyageur, n'y a-t-il pas de l'indiscrétion à entrer ainsi dans ce parc?

— Non, non, monsieur; ça se fait, n'ayez crainte! D'ailleurs, quand on va chez monsieur d'Irnel, on peut bien traverser le domaine de monsieur Desormeaux, ces messieurs sont unis comme les doigts de la main, & c'est bien naturel, puisque monsieur Louis va épouser mademoiselle Clotilde, qui est une jeune personne comme on n'en voit guère, aussi bien disante que bienfaisante, pas fière avec cela, & travailleuse!...

L'inconnu coupa court à ce bavardage en s'enfonçant dans le parc, & il avait fait à peine une soixantaine de pas, qu'il se trouva en présence de la jeune fille dont on venait de lui parler. Clo-

tilde, appuyée sur le bras de son oncle, regardait des tourterelles grises qui buvaient dans le tronc creux d'un vieux hêtre. Le voyageur se découvrit respectueusement, & monsieur Alfred, en lui rendant son salut, ne put réprimer un geste de surprise.

« Quelle bizarre rencontre! dit-il quand le jeune homme se fut éloigné.

— Qu'est-ce donc, mon oncle? demanda Clotilde. Connaîtriez-vous ce monsieur?

— Mais, ma chère, c'est l'auteur de... c'est monsieur Trois-Étoiles.

— Ah! » fit-elle étonnée.

Elle jeta un regard rapide sur le voyageur, qui allait disparaître derrière un rideau de thuyas, & demeura pensive.

« Où va-t-il? murmura-t-elle.

— Il passe, dit monsieur Alfred, d'un air indifférent, car il regrettait de n'avoir pas eu la prudence de se taire. »

Clotilde ne répliqua point; elle était trop émue.

Quoi! émue pour si peu? dira-t-on. Vraiment oui, pour si peu. Ah! c'est qu'ils sont bien doux, les premiers éloges que reçoit un jeune poète; c'est qu'on est fier d'être compris lorsqu'on bégaye encore; c'est que ces êtres impressionnables, qui savent faire vibrer les cordes de la lyre, ne chantent pas uniquement pour le plaisir de chanter à l'instar des oiseaux des bois. Il leur faut des sympathies, des louanges, des oreilles attentives, des cœurs touchés; & celui qui le premier se montre sensible à l'harmonie de leurs vers doit être assuré de leur gratitude. Clotilde, absorbée dans ses réflexions, répondait à peine aux gais propos de l'oncle Alfred, qui ne s'inquiétait pas autrement de monsieur Trois-Étoiles; il l'avait déjà oublié, & s'arrêtait à chaque pas pour examiner le clair ruisseau, les rayons de soleil épars sur la mousse, & les fleurs nouvelles que recouvraient à demi les feuilles desséchées. Quand les deux promeneurs se décidèrent enfin à rentrer à la maison, ils trouvèrent monsieur Desormeaux & monsieur Trois-Étoiles qui causaient au salon comme d'anciens amis. Clotilde devint rouge, rouge, & faillit perdre contenance, tandis que monsieur Alfred, assez mécontent de l'aventure, se mordait les lèvres avec dépit; mais monsieur Desormeaux ne laissa ni à l'un ni à l'autre le temps de s'étonner, & se hâta de leur présenter son nouvel hôte.



— Monsieur Abel de Silley, le meilleur ami de notre cher Louis, dit-il après avoir serré la main que lui tendait monsieur Verdal.

L'embarras & l'émotion de Clotilde redoublèrent pendant qu'elle répondait par une révérence gracieuse au salut profond d'Abel. Quoi ! l'auteur de *la Lyre et l'Aiguille*, le rédacteur mystérieux de *l'Abeille*, était monsieur de Silley, un jeune homme du plus grand mérite, dont chacun se plaisait à faire l'éloge, & que Louis d'Irnel le portait aux nues ! Mais, après tout, ceci était-il bien étonnant, & Clotilde n'avait-elle pas deviné, dès le premier jour, que monsieur Trois-Étoiles avait une belle âme & une intelligence remarquable ?

Cependant le jeune homme voulut s'excuser de la liberté qu'il avait prise de s'introduire ainsi dans ce château ; mais monsieur Desormeaux l'interrompit gaiement.

« Non, non, dit-il, les choses ne se sont point passées de la sorte. Figurez-vous, mon cher Alfred et toi, ma petite Clotilde, qu'il a presque fallu employer la force pour amener monsieur chez moi. Il voulait s'installer à la papeterie, si triste quand Louis est absent. Vous comprenez que cela ne se pouvait point, & que mon pupille ne m'eût jamais pardonné si j'avais laissé son ami se morfondre dans cette solitude.

— Ah ! certainement, certainement, balbutia monsieur Verdal en s'efforçant de cacher la contrariété très-vive qu'il éprouvait.

Mademoiselle Clotilde garda le silence ; mais un demi-sourire, doux & gracieux, passa, rapide comme l'éclair, sur ses belles lèvres rouges.

— Vous voyez, monsieur, j'ai bien agi & tout le monde m'approuve, dit le bon & jovial monsieur Desormeaux. Vous êtes donc mon prisonnier ; & si vous faisiez mine de vouloir vous évader, je prendrais la hardiesse de vous saisir au collet, & mon ami Verdal me prêterait main-forte. M. Abel fit une réponse polie, spirituelle, tout aimable, & une conversation assez animée s'engageait, lorsque midi sonna. C'était l'heure du second déjeuner, & le maître du logis, toujours matineux & travaillant, l'attendait avec impatience ; il se leva sur-le-champ et chacun l'imita. Pour passer à la salle à manger, monsieur Abel offrit avec une bonne grâce, une liberté d'esprit parfaites, son bras à Clotilde, dont le cœur battait bien fort, & se fut, sans le moindre embarras, qu'il s'assit auprès d'elle, calme et souriant.

La jeune fille essaya de dompter son émotion, & de faire honneur au repas ; mais, malgré tous ses efforts, elle ne put manger, & se contenta de becqueter quelques fruits, si beaux qu'il était difficile de comprendre comment on s'y était pris pour les conserver pendant tant de mois, & que monsieur Abel demanda si l'on ne venait pas de les cueillir sur les espaliers...

« Clotilde ! s'écria monsieur Desormeaux avec un gros rire, ceci est une pierre jetée dans ton jardin, je savais bien que la journée ne se passe-

rait point sans que Monsieur ne t'eût complimentée sur tes talents de bonne ménagère.

La jeune fille baissa les yeux, & c'est tout au plus si elle parut bien contente. Mais aussi pourquoi ce cher oncle faisait-il de semblables réflexions ? dire que monsieur Trois-Étoiles tenait à complimenter miss Flora sur son aptitude pour la science du ménage, quel non-sens !

Monsieur Abel passa l'après-midi à visiter la propriété ; il la trouva charmante, & se montra admirateur passionné de la belle nature.

Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,  
Il l'était de Pomone encore.

Le soir, on se rendit en bateau à la papeterie. Ce fut une promenade délicieuse ; quand on revint, le soleil était couché ; une lune brillante argentait la rivière, le rossignol chantait dans les bois voisins ; la brise inclinait doucement la tige svelte des peupliers, & le bateau, entraîné par le courant, descendait la rivière sans qu'il y eût besoin d'employer la voile ou la rame. Tout portait à la rêverie, aussi Clotilde se taisait, écoutant tour à tour le barde du printemps & la voix mystérieuse qui chantait au fond de son propre cœur. Monsieur de Silley gardait de même un silence profond ; il avait un air pensif, & son regard semblait chercher au fond de l'eau le reflet changeant des étoiles. Monsieur Alfred sentait venir l'inspiration, & contemplait avec extase le bleu firmament ; seul, monsieur Desormeaux s'ennuyait d'importance.

« Cher Verdal, dit-il enfin, si vous nous récitez quelques vers pour tuer le temps ? Hein, que vous en semble, mon ami ?

— Oh ! oui, mon oncle, faites-nous ce plaisir, reprit vivement Clotilde.

— Monsieur, nous vous en prions tous, ajouta le jeune Abel en sortant momentanément de sa torpeur.

Le poète, sans attendre d'autres sollicitations, dit quelques stances que venait de lui inspirer le frais et gracieux tableau qu'il avait sous les yeux. Cela ne valait pas tout à fait le *Lac de Lamartine* ; mais les auditeurs n'étaient point exigeants, & ils applaudirent avec ardeur ; ce qui n'empêcha pas monsieur Desormeaux de s'écrier un instant après :

« Certainement c'est très-beau, mais c'est triste ; & je ne connais rien de plus monotone que les promenades en bateau. Enfin, nous voici de retour ; allons, tant mieux !

— Ma foi, oui, tant mieux, se dit à part lui, monsieur Abel ; le sommeil me gagnait, je ne pouvais le vaincre, & je crois bien que la jeune demoiselle commençait à s'en apercevoir.

— Oh ! mon oncle, disait pendant ce temps mademoiselle Clotilde, je vous en prie, ne dénigrez pas les promenades en bateau. C'est si ravissant ! Je voudrais passer la nuit dans cette barque pous-



sée par les flots légers, dont le clapotis charme l'oreille autant que pourrait le faire une musique délicateuse. »

Monsieur Desormaux éclata de rire.

« Bon, bon, répliqua-t-il, des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer; si tu as tes idées, nous avons les nôtres, n'est-ce pas, monsieur Abel ? »

— Ne dites pas nous en parlant de monsieur de Silley, car il est de notre bord, repartit le poète Alfred.

— Sans doute, une promenade sur la rivière... la nuit, quand la brise... & la pure clarté des étoiles... en un mot, c'est charmant, dit le jeune homme, trop poli pour ne point paraître enchanté des distractions que lui offraient ses hôtes.

— Quoi ! vous êtes aussi du métier ? lui demanda monsieur Desormaux en regardant malignement monsieur Alfred & Clotilde. »

Celle-ci baissa les yeux, s'appuya sur le bras de son cher oncle, & toute la petite société rentra au logis. On prit le thé sur le balcon; on causa longtemps encore; puis monsieur Desormaux dit enfin :

« Allons dormir; il est onze heures sonnées, & nous nous levons de grand matin, nous autres agriculteurs. »

La jeune fille embrassa ses oncles avec autant de vivacité que de tendresse, &, souriante, elle se retira dans sa jolie chambre bleue; mais, au lieu de penser à dormir, elle se mit à rêver, les yeux ouverts. Cette voix intérieure, que déjà elle écoutait durant la promenade en bateau, lui disait bien bas, bien bas, qu'à cause d'elle seule, monsieur de Silley — monsieur Trois-Étoiles ! — était venu à Lancray, que sans doute il allait expliquer franchement ses intentions à monsieur Desormaux, & que celui-ci ne pouvait refuser la main de sa nièce à un jeune homme d'un rare mérite, qui avait un emploi fort honorable, de l'aisance, sinon de la fortune, & dont le nom était aussi ancien que respecté. En songeant ainsi, Clotilde tombait peu à peu dans une agréable somnolence; & les rêves, continuant à sortir de leur palais par la porte d'ivoire, venaient voltiger à son chevet.

Monsieur Abel, lui, dormit comme un bienheureux. Le lendemain matin, lorsqu'il se leva, joyeux & dispos, ses hôtes vquaient déjà à leurs occupations, & pour ne point être importun, il se décida à faire solitairement un tour de promenade. Le ciel était si bleu, la brise si douce, la campagne si charmante, que le jeune homme alla beaucoup plus loin que d'abord il n'en avait eu l'intention. Il visita le village, la maison du garde-forestier, celle du pêcheur; il admira ce beau domaine que monsieur Desormaux administrait si bien; il donna des louanges méritées au jardinier, aux fermiers, aux vigneron; il causa avec ces braves gens; il entendit vingt personnes faire l'éloge de mademoiselle Clotilde, cette perle des ménagères; on lui répéta à satiété qu'elle était aussi bonne que jolie, & que monsieur d'Irnel devait s'estimer

bien heureux d'être fiancé à une personne si accomplie. Oui, vraiment, chacun disait que Louis & la jeune fille étaient fiancés. Pourtant les oncles de Clotilde n'avaient jamais parlé de ce projet de mariage, même à leurs amis les plus intimes; mais il y a de ces choses que l'on sait, que l'on devine. Elles sont si évidentes que tout d'abord elles sautent aux yeux.

Lorsque monsieur de Silley revint au château, il avait un air pensif, étonné, mécontent.

« En vérité, se disait-il, Louis est incompréhensible et il mérite d'être chapitré vertement. Quoi ! on voudrait le marier à la plus charmante jeune fille, à un ange de beauté & de bonté, & au lieu d'être transporté de joie, il va s'entêter de je ne sais quelle Corinne de province, d'un bas-bleu qui... enfin, c'est inconcevable, c'est absurde ! Mais je prouverai à cet étourdi qu'il ne mérite point son bonheur, & j'espère que je le ferai rougir de sa folie. »

## VI

Clotilde brodait au jardin sous un buisson de lilas, lorsque son tuteur & monsieur de Silley vinrent s'asseoir auprès d'elle.

« Je croyais trouver ici ton oncle Alfred, » lui dit monsieur Desormaux.

Elle mit un doigt sur ses lèvres, &, par un geste gracieux, elle désigna la tonnelle qui s'élevait à l'extrémité du jardin. Sous ce berceau de feuillage, le poète écrivait.

« Il est encore en tête-à-tête avec la muse ! s'écria monsieur Desormaux; c'est trop souvent. Mais, après tout, chacun prend son plaisir où il le trouve, & nous n'empêcherons point l'inspiration de visiter ce cher Alfred. N'est-ce pas, monsieur de Silley ? »

— Non, certes, dit Abel en baissant la voix de peur de troubler la méditation du poète. Monsieur Desormaux se mit à rire & repartit :

— Nous pouvons causer cependant; d'abord parce que monsieur Verdal est trop éloigné pour nous entendre, ensuite parce que notre vallée de misères n'existe pas pour lui en ce moment; quand il a enfourché Pégase, c'est dans les régions les plus éthérées qu'il galope. »

Clotilde se mordit les lèvres & prit un air boudeur.

« Ce que je dis déplaît à mademoiselle, continua l'oncle Desormaux en lissant du bout des doigts les tresses brunes de la jeune fille. Il est vrai que j'ai tort : lorsqu'un homme aussi respectable que mon ami Alfred a quelque manie, on ne doit pas s'en moquer. »

— Chez monsieur Verdal, le goût de la poésie ne dégénère pas en manie, répliqua monsieur Abel. Il lui sied bien, au contraire, de cultiver cet art



aimable, & l'on est d'autant plus disposé à lire ses vers avec plaisir que l'on n'ignore point qu'il les écrit sans prétention & d'abondance de cœur.

— Oh! c'est vrai ça; & puis il a du talent, on ne peut pas le nier. J'ai lu aujourd'hui même quelques poésies fugitives qu'il a publiées dans de petits livres couleur de rose, & ma foi, j'ai trouvé que c'était gentil.

A cette description, Abel reconnut la *Revue de Saint \*\*\**.

— Vous lisez *l'Abeille*, monsieur? demanda-t-il.

— Moi? Jamais. Oh! par exemple! C'est le hasard, un hasard singulier qui, depuis hier, place ces brochures sous ma main; & si je les ai parcourues, c'est que cette nuit je cherchais un soporifique. Mais en voilà pour longtemps, on ne m'y prendra plus. Que de pauvretés dans ces petits volumes! c'est à faire hausser les épaules. Monsieur, celui qui s'est avisé de fonder cette *Revue*, devrait en être bien fâché à cette heure. C'est, dit-on, pour venir en aide aux jeunes auteurs de la province. Ah! si l'on brûlait leurs manuscrits, on leur rendrait un bien meilleur service.

— Je suis de votre avis, répliqua monsieur Abel, tandis que Clotilde penchait sur sa broderie son front couvert d'une rougeur écarlate. Oui, l'on devrait former contre ces rimailleurs une ligue offensive & défensive, premièrement dans l'intérêt des familles, secondement pour empêcher le mauvais goût de faire de nouveaux progrès, & pour rétablir le culte de la vraie poésie.

— Mais qu'il est triste, qu'il est regrettable, ajouta monsieur Desormeaux, de rencontrer, parmi ces rimeurs sans talent, des femmes, des jeunes filles. Certes, ce sont surtout les prétentions de celles-ci que l'on est obligé, en conscience, de ne point encourager.

— Sans doute, dit monsieur Abel avec embarras; mais quelquefois... on ne peut guère se dispenser d'adresser un compliment en l'air, une louange banale.

— C'est faiblesse, monsieur, faute et faiblesse! Il est coupable, grandement coupable, celui qui donne des applaudissements mensongers à une pauvre petite créature, infatuée d'un talent qu'elle ne possède pas; celui qui la trompe, qui la pousse à se repaître d'illusions, qui l'entraîne dans une carrière dangereuse, où elle trouvera des déceptions d'abord, des déceptions ensuite, des déceptions toujours. Et, puisque nous prenons nos exemples dans la *Revue de Saint \*\*\**, croyez-vous, dites-moi, que monsieur Verdal et ses amis ont agi sagement, n'ont eu aucun reproche à s'adresser, le jour où ils ont consenti à publier les poésies légères d'une mademoiselle Flora, qui me paraît tenir un des premiers rangs dans la grande famille des *Précieuses ridicules*? »

Clotilde leva la tête & jeta sur monsieur de Silley un regard rapide.

« Ils se doutent de quelque chose, c'est évident, pensa le jeune homme, de plus en plus em-

barrassé. Que répondre à présent? Il est certain, répliqua-t-il tout haut avec hésitation, il est certain que la jeune personne qui a pris le nom de Flora Mac-Ivor...

— Se donne un bien grand ridicule, interrompit monsieur Desormeaux; ses vers sont pitoyables.

— Vous êtes sévère, monsieur. A coup sûr, les poésies de cette demoiselle pourraient être meilleures; cependant elle connaît les règles de la versification.

— Ah! parbleu! le beau mérite! Lui serait-il possible de rimer sans cela?

— Mais, oui, la chose arrive quelquefois; il est de jeunes débutants qui ne se donnent pas la peine d'étudier les principes de leur art, & qui vous disent fièrement :

Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,  
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante.

Mademoiselle Flora a plus de bon sens; mais, par malheur, elle rime seulement pour l'oreille, & un peu à tort & à travers, si j'ose m'exprimer ainsi. Des phrases tournées avec art & des idées qui n'ont rien de neuf, d'original, de personnel; une coupe bien ciselée & qui ne contient que de l'eau claire. Du reste, tous sujets sont bons à ce jeune bas-bleu, & elle ne se donne guère la peine de choisir : la brise, le nuage qui passe, l'oiseau qui vole...

— Enfin, dit monsieur Desormeaux, si la rime y est, la raison y manque complètement.

— Complètement, non; mais au fond, ces vers ne signifient rien, ne prouvent rien, si ce n'est toutefois l'ingénuité de cette enfant; elle croit que l'on est poète parce qu'on a une imagination vive, & assez d'intelligence pour admirer les œuvres du bon Dieu.

— A ce compte, dit monsieur Desormeaux, il y aurait plus de rimeurs que de lecteurs, & c'est ce que l'on devrait faire comprendre à la pauvre jeune fille. Mais pas du tout, on la trompe, au contraire; on vante son beau talent, on remplit de chimères sa petite tête folle.

— Mais, monsieur...

— Mais, monsieur, c'est positif ceci. En voulez-vous la preuve? Donnez-vous la peine de feuilleter cette *Revue*, vous verrez certains morceaux de poésies qui sont de mauvaises actions tout simplement. Il y en a un, entre autres, intitulé *la Lyre et l'Aiguille*, dans lequel on prodigue à notre héroïne les louanges les plus outrées, les plus ridicules.

Clotilde, qui rougissait & pâlisait tour à tour, & qui s'était levée pour s'enfuir & cacher sa honte, se rassit brusquement. Une curiosité invincible la retenait; elle voulait entendre la réponse d'Abel & boire jusqu'à la lie ce calice amer.

« J'avoue, balbutia monsieur de Silley, que l'auteur de *la Lyre et l'Aiguille* est allé trop loin; je suis le premier à le blâmer; mais peut-être pourrait-il donner des excuses. Qui sait s'il n'est point



lié avec la famille de mademoiselle Flora; si quelque parent ne l'a pas prié de faire une réclame?... — Si même il n'est pas le fiancé de la jeune demoiselle? interrompit monsieur Desormeaux en riant.

— Oh ! pour cela, non, reprit vivement Abel.

— Qui vous l'a dit? lui demanda son interlocuteur avec la même gaieté.

— Mais, monsieur, je présume... je suppose... Comment voulez-vous qu'un homme sage & raisonnable?... Est-ce que l'on épouse ces jeunes inspirées? sauraient-elles diriger un ménage? Non, non; là n'est point leur place, & personne ne l'ignore. Aussi on les loue, on les admire, mais après avoir brûlé quelques grains d'encens devant ces idoles, on va chercher ailleurs, bien loin du domaine d'Apollon, la femme à laquelle on veut confier le bonheur de sa vie. On choisit, non pas un bel esprit, mais un bon esprit, droit, juste, sain, & d'autant plus poétique qu'il n'essaie pas de faire de méchantes rimes. A ces Iris en l'air, on préférera toujours la ménagère simple, active, laborieuse, qui ne revêt point ses pensées de grâces d'emprunt, qui ne les emprisonne pas dans un vers estropié, boiteux; qui les garde fraîches & pures pour son mari, pour ses enfants, pour sa société intime. Et c'est ainsi que pense l'admirateur des poésies de mademoiselle Flora; & il ne s'en cache point, remarquez-le bien. Avec autant de finesse que de discrétion, il fait entendre que l'aiguille s'écarterait parfaitement à ces doigts qui essaient de manier la lyre, & qu'une maîtresse de maison, intelligente & laborieuse, peut avoir des idées, des sentiments, des goûts plus poétiques que le pauvre petit bas-bleu sans talent qui, à la sueur de son front, cherche des rimes & aligne des alexandrins. »

Pendant que monsieur de Silley disait avec véhémence cette singulière tirade, Clotilde, qui ne pouvait plus dissimuler son dépit & sa honte, s'était glissée au milieu du buisson de lilas. Elle semblait très-occupée à faire un bouquet, mais, de temps à autre, elle laissait tomber une larme sur les grappes parfumées, & bientôt, ayant peine à étouffer ses sanglots, elle s'éloigna d'un pas furtif, & courut au fond du parc pour y pleurer à son aise.

Jamais elle n'avait ressenti une douleur plus vive, plus aiguë. La surprise, la honte, le découragement, la défiance remplissaient son cœur. Elle était navrée. Elle ne pouvait croire cependant que monsieur Abel lui avait infligé sciemment une semblable humiliation; elle se disait, au contraire,

qu'elle s'était trompée, que le jeune homme ne connaissait pas le véritable nom de la petite poétesse Flora. Mais il n'en avait pas moins agi avec une coupable étourderie & une grande cruauté. Pourquoi tromper cette enfant naïve? pourquoi ces louanges ironiques, cette fausseté, ces mensonges? Est-il possible que le cœur humain puisse renfermer tant de duplicité? A qui se fier désormais, grand Dieu? Et dans l'amertume de son chagrin, Clotilde s'écriait avec le psalmiste: « Tout homme est menteur! »

Après avoir pleuré ainsi pendant près d'une heure, elle voulut retourner au château & gagner sa chambre; mais, dans le vestibule, elle rencontra monsieur Desormeaux qui lui dit:

« Notre hôte est allé pêcher au filet: il ne rentrera qu'au moment où l'on servira le dîner, et ce soir nous ne sortirons point. Tu nous feras un peu de musique, n'est-ce pas, ma chère mignonne?... Mais qu'as-tu? ajouta-t-il stupéfait, tes yeux sont rouges, gonflés, &... voici que tu pleures. Ma petite Clotilde, que t'est-il donc arrivé? »

— Je suis la plus malheureuse personne du monde, répondit-elle en fondant en larmes. »

Atterré, il voulut l'interroger encore; mais elle retira sa main qu'il avait prise & s'enfuit chez elle. Elle s'enferma soigneusement; puis, d'une main tremblante, elle ouvrit un tiroir du bureau, en sortit une liasse, des papiers éparpillés & le cher album, jeta le tout sur les cendres du foyer, & résolument y mit le feu.

Cependant monsieur Desormeaux était resté abasourdi au milieu du vestibule. Ces mots de la jeune fille: je suis si malheureuse! l'avaient frappé au cœur. Qu'avait-elle donc cette pauvre Clotilde? Que lui était-il survenu de fâcheux? Après avoir réfléchi un instant, le bon oncle se dit que peut-être monsieur Verdal connaissait le mot de l'énigme, & il alla le trouver. Le poète rimait toujours sous la tonnelle, & si profonde était sa rêverie, qu'il n'entendit pas venir monsieur Desormeaux.

« — Mon cher ami, lui cria celui-ci de sa plus grosse voix.

Monsieur Alfred posa son crayon sur ses lèvres.

« Chût ! dit-il.

— Pourquoi? répliqua son interlocuteur surpris. »

MICHEL AUBRAY.

(La fin au prochain Numéro.)





## TROP GATER NUIT

Une paysanne  
Du nom de Suzanne,  
Dans un sentier fleuri,  
A son poupon chéri  
Prodigue des tendresses.  
Sous les douces caresses  
Des rayons bienfaiteurs  
Qui font naître les fleurs,  
L'une d'elles,  
Des plus belles,  
Sourit à l'enfant ;  
Il lui rend son sourire,  
Et vers elle il attire  
Sa mère en s'écriant :  
Oh ! maman, je veux des roses !  
C'était la moindre des choses :  
Il eût voulu des oiseaux verts ou bleus,  
Certes, Suzanne eût vendu ses cheveux  
Pour satisfaire  
Le volontaire  
En toute hâte elle court au buisson,  
Et, fredonnant gaïement une chanson,  
Cueille un bouquet d'églantines  
Qu'elle dépouille d'épines  
Avec des soins minutieux ;  
A peine le capricieux  
Possède-t-il les fleurettes,  
Symbole d'attachement,  
Qu'entre ses doigts les pauvrettes  
Périssent piteusement :  
Il les gaspille,  
Les éparpille,  
Avec dédain, dans les sillons,  
Puis court aux papillons :  
Cette chasse a pour lui des charmes  
Il trotte de tous les côtés,  
Mais bientôt il revient en larmes,  
Ses petits pieds ensanglantés ;  
Aux pleurs de son idole,  
Suzanne se désole,  
Et, son trésor sur son cœur,  
S'écrie : O Dieu ! quel malheur !  
Pardonnez-moi, bonté divine !  
Sans s'en douter, ma propre main,  
Aux tiges ôtant chaque épine,  
En a parsemé le chemin.

VICTOR BASTON



# REVUE MUSICALE

## LA COUPE DU ROI DE THULÉ — LA PETITE REINE

**N**ON, rien, rien ! contre nous s'arme tout l'univers, les dieux restent muets dans leurs temples déserts.

Et les compositeurs endormis semblent s'être juré de ne s'éveiller jamais. Lorsqu'on ne réfléchit pas, on s'en étonne ; il semble que le génie, ou tout au moins le talent a besoin de s'exhaler ; qu'il faut pour le stimuler l'admiration des foules ; que ses élans, sans cesse refoulés doivent s'annihiler & s'éteindre, & l'on se demande comment, après quatre ou cinq ans de ténèbres, aucun rayon lumineux ne surgit à l'horizon.

Dernièrement nous faisons cette réflexion à l'un des hommes les plus sérieux de l'Académie française.

« Il n'y a, nous répondit-il, que les casse-cou de la littérature & de l'art qui puissent, en un pareil moment, créer des ouvrages de quelque valeur. Les grands événements auxquels nous assistons depuis plusieurs années, le trouble profond qui les a précédés & suivis, la lutte gigantesque que nous voyons se produire entre les intérêts du passé & les préoccupations de l'avenir, les espérances des uns, les inquiétudes des autres, les secousses terribles qui ébranlent incessamment le vieil & respectable édifice de notre civilisation, toutes ces causes développent le côté agressif de la nature humaine & paralysent les qualités effectives de l'âme. Dans la musique comme dans les lettres, c'est l'emphase & la violence qui dominent ; le parti pris tient la place de l'inspiration. L'artiste véritable ne s'inspire pas uniquement des drames d'une époque tourmentée ; il résume en lui toutes les cordes des sentiments humains ; il a besoin de variété & d'opposition, de soleil & d'ombre, de larmes & de sourires ; son art est le reflet de ses impressions ; il le parfume de la senteur des bois, il le colore de la lumière du ciel, il le pénètre de ses émotions ou des passions ardentes de son cœur, il passe des tons vifs aux teintes suaves, avec une harmonie

qui en double l'effet ; il lui faut le calme des méditations solitaires & non le bruit des révolutions, qui jettent le monde dans un état anormal de surexcitation. »

C'est assurément à ce concours de circonstances qu'il faut attribuer le manque absolu de compositions hors ligne. Nous ne devons donc pas être surpris de ne voir sur nos théâtres que des œuvres d'une désespérante médiocrité.

Nous ne suivrons pas messieurs Louis Gallet & Eugène Diaz dans le pays fantastique du *Roi de Thulé* ; nous craignons de rencontrer, sous les flots bleus de la mer où l'action se déroule, quelque horrible requin ou quelque gigantesque crocodile qui ferait de nous ce que la baleine fit de Jonas. Laissons donc les dorades, les pieuvres & les esturgeons s'ébattre dans leur liquide empire, mais puisqu'en vertu du pouvoir de la fée Clanbel, ce grand peuple nautique parle, chante & danse comme de simples habitants de la croûte terrestre, nous dirons quelques mots de leur talent musical.

Peut-être n'avons-nous pas bien compris la profondeur des inspirations de monsieur Diaz. Son ouvrage nous a paru manquer d'étude & de maturité. Cela, toutefois, n'eût pas empêché quelques jolies mélodies de se produire, si l'auteur se fût identifié avec l'idée originale de ce poème fantastique. Il s'y trouvait des passages qui eussent dû stimuler sa verve, & donner de la couleur à sa musique. Une des rares perles que nous ayons rencontrées au fond de ces eaux dormantes, c'est la barcarolle d'Angus & de Myrrha dans une scène d'apparition :

Dans l'ombre embaumée,  
Mieux qu'aux feux du jour,  
S'éveille à l'amour  
Notre âme charmée.

Là se trouve une ritournelle de l'orchestre qui



est d'un charmant effet. Ce n'est qu'un souffle fugitif, mais enfin c'est quelque chose dans ce désert aride de notes sans charme et sans inspiration. Les deux couplets qui suivent voudraient bien ressembler à une romance

Myrrha, j'aime Myrrha!

Ils ne produisent l'effet que d'un refrain vulgaire, sans la moindre nuance d'originalité.

Le duo :

Laissons le dire,  
En son délire,

ne manque pas d'une certaine grâce poétique. La barcarolle d'Yorik est d'une facture commune, que ne rachète pas la mélodie.

Lorsque la fée vient recevoir le pêcheur dans son empire, il y a un chœur final plein de fraîcheur & de bon goût.

Le seul rôle un peu dramatique de l'ouvrage est celui de Paddock, bouffon du roi. Le public se sent ému lorsqu'il chante, avec une tendresse mélancolique :

Un seul être,  
O mon maître,  
Te pleure, et c'est ton bouffon.

Si la pièce n'est pas tombée à la première représentation, si la foule se presse à la porte de l'Opéra, les auteurs doivent attribuer cette bonne fortune au talent incomparable de Faure. Il faut entendre ce grand artiste chanter, de sa voix tantôt suave, tantôt puissante, cette phrase :

Les destins ont bien fait toute chose ;  
Il eût souffert, et son cœur eût saigné,  
Loin des méchants désormais il repose.

Le charme, la grâce, la verve, le style, le goût, tout ce qui plaît, tout ce qui pénètre, tout ce qui enthousiasme se trouvent dans les cordes multiples de cet admirable virtuose.

..

Nous constatons avec plaisir que les auteurs de *la Timbale d'argent*, Jaime, Jules Noriac & Vasseur, ont abandonné le genre de la bouffonnerie, pour en adopter un meilleur. Ils viennent de faire jouer au théâtre Offenbach un opéra-comique en trois actes, intitulé : *la Petite Reine*.

Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais ce n'est pas non plus un ouvrage vulgaire. Toute la partition témoigne d'un goût élevé et d'un travail consciencieux. Il se trouve dans l'introduction du premier acte une sorte de symphonie d'un effet pénétrant, puis un madrigal qu'on a fait bisser. On remarque aussi la confession de la petite reine à son premier ministre, formulée en deux couplets d'une facture élégante. Le finale du deuxième acte est très-brillant, quoiqu'un peu trop bruyant peut-être ; il y a dans le troisième acte un duettino qu'on a fort applaudi.

Plusieurs autres morceaux, très-réussis, donnent la mesure du talent distingué que peut acquérir monsieur Vasseur, en continuant à marcher dans la bonne voie où il s'engage.

MARIE LASSAVEUR.

..

Madame de Sainte Croix, compositeur élégant, spirituel & gracieux, qui nous a donné tout récemment le charmant quadrille *les Boules de Neige*, vient d'obtenir au Théâtre-Lyrique (Athénée) un très-vif succès ; le constater est pour nous un grand plaisir.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

### FONDUE

Mélez ensemble un quart de gruyère, un quart de beurre très-frais, une cuillerée & demie de farine, demi-litre de crème, y ajouter six jaunes d'œufs & six blancs battus en neige ; versez le tout dans un plat creux qui aille au feu. Laissez cuire un quart d'heure au four.

### CRÈME AMÉRICAINE

Quatre jaunes d'œufs, quatre cuillerées de sucre râpé, deux cuillerées de rhum. Mettez dans une terrine et battez vigoureusement, jusqu'à ce que la crème ressemble à une sauce mayonnaise.

Versez dans des verres à vin, servez comme un sorbet, avant le rôti.



# CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

**M**A chère Jeanne, puisque tu t'ennuies de ne pas entendre parler depuis long-temps de ma bonne amie madame R... je vais te raconter, aujourd'hui, bien en détail, la dernière visite que je lui fis.

Ces visites-là, tu le sais, ma chère, sont toujours, pour moi, une source de connaissances domestiques nouvelles; tout au moins elles contribuent singulièrement à perfectionner les quelques notions incomplètes que je puis posséder sur cette utile science du ménage où mon aimable voisine est passée maîtresse....

Le jour en question, madame R... était en train de nettoyer une foule de vêtements, appartenant à son mari, à son enfant ou à elle-même: j'en profitai pour faire un véritable petit cours de dégraisage; car elle voulut bien consentir à continuer son nettoyage, tandis-que, bien attentive, je la regardais faire.

Je ne te cacherais pas, amie, qu'en voyant madame R... sortir si facilement, si prestement, d'une entreprise qui m'eût semblé à peu près impossible, je rougis beaucoup, à part moi, d'avoir tant de fois envoyé dehors, ou déclaré hors de service, des objets que j'eusse parfaitement pu remettre en état, si j'avais eu un peu plus d'initiative & — faut-il le dire? — un peu moins de paresse... Puis, quelle économie pour mon budget restreint! mon cœur de ménagère saignait de regret en y pensant!...

Au moment où j'entrais, madame R... commençait à nettoyer un petit pardessus de drap très-clair, presque blanc, appartenant à son fils.

« Oh! ces enfants, me dit-elle, comme cela abîme, salit, défraîchit tout! Regardez ce pardessus... & cette fourrure blanche? & la plume de ce petit chapeau?... Il faut deux ou trois fois par saison que je nettoie tout cela!

— Comment! m'écriai-je, c'est vous qui arrangez aussi la fourrure & la plume?

— Certainement... c'est si facile! Du reste, vous allez en juger. — Mais vous permettez que j'achève d'abord ce petit manteau, n'est-ce pas?... Regardez, je me suis procuré une certaine quantité de terre de pipe que j'ai mêlée — dans la proportion d'un tiers environ — avec du blanc d'Espagne, le tout réduit en poudre. J'ai placé cette poudre dans un linge bien blanc, dont j'ai rapproché les coins, & j'ai noué ensuite ce petit paquet, comme si je voulais en faire une tête de poupée pour amuser Bébé. J'ai étendu mon petit pardessus bien battu & bien brossé sur cette table; je vais à présent le couvrir de son, puis je le frotterai en tous sens avec le linge qui contient ma poudre. Vous voyez comme cela se nettoie bien & vite... Si le manteau était en drap tout à fait blanc, j'agiserais encore de même. Par exemple, il faut que j'aie bien soin de ne pas laisser ma poudre toucher la doublure de flanelle, car elle en mangerait la couleur, comme on dit vulgairement. — Heureusement elle est en assez bon état, ma doublure, & un coup de fer — pas trop chaud — donné dessus, avec précaution, suffira pour la remettre complètement en état. Si cependant, par hasard, la nuance rouge se trouvait un peu altérée, j'aurais encore la ressource d'étendre l'envers de mon petit vêtement à l'air, pendant quelques heures, & il est probable que sa couleur primitive ne tarderait pas à revenir.

— Et si votre pardessus avait été en drap plus oncé, demandai-je, l'auriez-vous nettoyé par le même procédé?

— Pas tout à fait. Je me serais servie alors de terre à foulon bien sèche, que j'aurais fait dissoudre en jetant dessus un peu d'eau bouillante. Puis j'aurais ajouté une petite quantité de terre pourrie, pour lui donner la teinte, & j'aurais étendu ce mélange humide sur le drap, en ayant soin de bien frotter les endroits particulièrement sales & gras.

Cette opération terminée, j'aurais étalé mon pardessus, pour le faire sécher, à quelque dis-



tance du feu, puis, une fois sec, j'en aurais détaché avec soin la terre, pour le bien brosser ensuite.

— Et s'il avait eu des taches de différentes sortes, demandai-je, comment vous y prendriez-vous ?

— Je commencerais, reprit l'obligeante madame R., par enlever ces taches avant de procéder au dégraissage général ; si, par exemple, il s'agissait d'effacer de la bougie répandue sur le drap, j'imbiberai la partie souillée de cire avec de l'esprit-de-vin, puis je frotterai doucement jusqu'à ce que la tache eût complètement disparu. Ensuite je brosserai le vêtement. — Si c'étaient des taches de peinture à l'huile, j'imbiberai un linge blanc ou un morceau de flanelle d'essence de térébenthine, & je frotterai jusqu'à extinction de la tache, qui tient d'autant plus fort qu'elle est plus ancienne. Sur le drap fin & quand la peinture est fraîche, on peut se servir simplement d'eau de lavande. Quant à l'essence de térébenthine, elle n'est vraiment efficace qu'à la condition d'être parfaitement épurée de la partie huileuse qu'elle contient presque toujours.

— Et comment l'épure-t-on, s'il vous plaît ?

— On met dans une petite bouteille un tiers d'esprit-de-vin très-fort & deux tiers d'essence ; on agite le tout très-vivement pendant un moment, puis on le laisse tranquillement reposer. Quand la partie grasse de l'essence est tombée au fond de la bouteille, on transvase avec précaution, dans une autre bouteille, la partie claire qui la surmonte. Pour plus de sûreté, on peut, une seconde fois, recommencer l'opération. Afin de n'avoir pas la peine d'opérer de la sorte, chaque fois qu'on a besoin d'employer son essence, on conserve celle que l'on a ainsi préparée dans un flacon bien bouché.

— Et les simples taches de graisse, comment les enlève-t-on ?

— Il y a aujourd'hui bien des moyens divers : les uns se servent d'essence de térébenthine épurée, comme je viens de vous l'expliquer ; les autres de benzine ; ceux-ci d'essence minérale ou naphthé, ceux-là...

— Est-ce que les taches de cambouis s'en vont par les mêmes procédés ?

— Oh ! non ! — Le cambouis laissant des traces gluantes sur l'étoffe, il faut commencer par enlever ces traces en les frottant beaucoup avec du beurre,

On met un papier gris spongieux ou du papier buvard sur la tache, que l'on repasse avec un fer assez chaud, en ayant soin de glisser légèrement & de changer le papier de place plusieurs fois.

Mais nous voilà bien loin de notre point de départ : le nettoyage des vêtements de mon marmot. Le pardessus est fini ; passons au petit boa de fourrure blanche que voici :

Vous voyez cette espèce de bouillie ? C'est de l'amidon cru que j'ai délayé avec un peu d'eau

froide. Nous allons étendre cette bouillie sur le poil blanc de notre petite fourrure ; puis nous laisserons parfaitement sécher. — Plus tard je ferai tomber l'amidon en battant le boa & en le brossant ; et si quelques endroits étaient restés noirs ou simplement ternes, je recommencerais mon opération — mais à ces endroits seulement.

— Merci mille fois de ces détails, ma chère amie ; maintenant c'est le nettoyage de votre plume qui me préoccupe. Mais c'est une très-jolie, une véritable plume d'autruche ! Et vous ne craignez pas de la gâter si... vous ne réussissiez par votre... petite lessive ?

— Nullement. J'ai déjà réussi tant de fois !... D'ailleurs, avec quelques précautions... Voyez, je fais, pour commencer, une eau de savon légère, & je la laisse chauffer jusqu'au moment où ma main n'en peut plus supporter la chaleur ; alors j'y plonge ma plume, & retirant l'eau du feu, je laisse baigner ainsi cette plume pendant quelques heures ; mais auparavant, j'ai eu soin de la presser entre mes mains, afin d'en faire sortir toutes les saletés. Je la rincerais ensuite à l'eau tiède, puis à l'eau froide, & je l'épongerai soigneusement entre deux linges. Je la ferai alors sécher, & tandis qu'elle sera encore humide, je l'agiterai vivement, pour que l'air, en s'introduisant entre les brins de duvet, les sépare les uns des autres, & achève de bien sécher cette plume. Je n'aurai plus qu'à refriser, en frottant légèrement chaque brin sur la pointe de mes ciseaux ou la lame d'un petit couteau peu tranchant.

Si la plume avait été moins sale & moins endommagée, je me serais bornée à la plonger perpendiculairement dans l'eau chaude & à l'en retirer très-vivement ; puis je l'aurais laissée égoutter en l'attachant par le tuyau, la tête en bas ; & une fois sèche & refrisée, elle eût été complètement remise en état.

— Et maintenant, demandai-je, remarquant, dans le tas de vêtements à nettoyer, un fichu tricoté en laine jadis blanche, légèrement bordé de noir, est-ce ce fichu que vous allez entreprendre ?

— Non, ce serait trop long pour cette après-midi ; d'ailleurs, je n'ai plus d'eau chaude pour le savonner.

— Avez-vous ici de la farine ?

— Oui, dit madame R..., surprise. Qu'en voulez-vous faire ?

— Dégraisser ce fichu à la minute, ma chère, & sans une goutte d'eau ni un brin de savon !

Et tout en parlant, j'avais jeté quelques poignées de farine dans une jatte & j'y avais trempé, à sec, le fichu que je tournai & retournai, en tous sens, le pétrissant, pour ainsi dire, dans cette farine, qui devenait grise à mesure que la laine du tricot reprenait sa blancheur & sans la moindre altération du noir. Je le retirai enfin, le secouai fortement, puis le roulai dans un linge parfaitement blanc. Ensuite, je le tendis à madame R..., qui me regardait faire en souriant.



« Parfait! parfait! s'écria-t-elle, & quel procédé expéditif! Vous voyez bien que vous, aussi, vous connaissez des petits secrets de ménage.

— Oh! si peu! répondis-je. »

Au revoir, Jeannette; cette causerie n'est pas

bien amusante, mais elle peut être utile... & puis, en carême!... »

Ta servante,

FLORENCE.

## MODES

Comme je l'ai dit bien souvent déjà, il n'y a plus à proprement parler maintenant de *mode absolue*. On peut imaginer & faire tout ce que l'on veut, à condition que cela soit seyant & de bon goût.

Les toilettes noires sont très en faveur pour le jour & pour le soir; celles en tulle noir sont extrêmement jolies.

En voici deux qui pourront servir de modèles.

Première toilette : Jupe de tulle, à queue très-prolongée & garnie de sept volants doubles, tuyautés. — Deuxième jupe en gaze de soie noire brochée, extrêmement relevée de côté, avec trois gros plis; le pouff de derrière est soutenu par une très-large écharpe de satin noir. La queue de cette seconde jupe est presque aussi longue que celle de la première.

Le tour est orné d'un bel effilé marabout. Le corsage, décolleté, est à draperies de tulle avec même effilé. Collier, boucles d'oreilles, etc., en jais. Le jais reprend aujourd'hui un rôle brillant.

Deuxième toilette : Première jupe de tulle noir, toute bouillonnée & à longue queue. — Corsage & seconde jupe en tulle noir étoilé d'argent; comme garniture, fine blonde noire brodée d'argent. La deuxième jupe est relevée par de gros bouquets de violettes de Parme, entremêlées d'épis d'argent. — Bouquet semblable au corsage. — Coiffure ronde en violettes parsemées d'étoiles de diamant.

Les violettes peuvent être remplacées par des bluets clairs, ou des bouquets de roses.

Cette toilette sera aussi charmante en tulle blanc.

La façon de se juponner avec les robes à longue queue est extrêmement importante. J'engage donc à se reporter aux conseils que je donnais, à ce sujet, le mois dernier. La tournure ne doit absolument faire bouffer la toilette qu'en arrière; les côtés doivent être très-plats, & la deuxième jupe très-retirée sous le bouffant.

A qui veut rajeunir une ancienne robe longue, je conseille de l'organiser de la manière suivante : La laisser aussi longue que possible; former par derrière un pouff que retiendra un large ruban ou écharpe de couleur, avec un beau nœud d'un côté; cette jupe sera retroussée assez haut pour

laisser voir un jupon de même nuance que l'écharpe. De l'autre côté, l'écharpe ne fera que se nouer sans rien relever, & retombera sur la jupe, en longs pans. Il faut, bien entendu, que la robe soit de couleur unie. Le velours noir se prête merveilleusement à cette combinaison.

On voit toujours beaucoup de toilettes de deux teintes : ainsi, en tulle rose & rouge, en taffetas rose & bleu, teintes pâles. Les nuances douces & un peu éteintes sont toujours très-employées.

Après les modèles élégants que je viens de décrire, en voici deux destinés à des jeunes filles, & qui m'ont paru réunir la simplicité à la distinction. L'un est bleu pâle & blanc; il peut servir à deux fins. — La première jupe en soie bleue est tout unie; il y a un corsage décolleté. Par-dessus, jupe de gaze de soie blanche avec plissé à la vicille, en pareil. — Bretelles de gaze avec plissé, se posant sur le petit corsage bleu, dont le devant est garni de nœuds. — Corsage montant, en gaze blanche. Il est à petites basques & ouvert en carré. Écharpe de soie bleue relevant la jupe de côté. Bouquet de roses au corsage. — Rien dans les cheveux, ou un simple petit nœud avec boutons de roses.

L'autre modèle est un peu plus habillé : il est tout en gaze blanche; le jupon avec petits volants garnis d'un effilé Tom-Pouce. La deuxième jupe est ornée d'un effilé neige, ainsi que le corsage décolleté. Un très-large ruban de moire blanche relève la jupe & retombe en longs bouts. — Il y a un corsage montant & ouvert, sur lequel se pose un petit fichu de crêpe lisse blanc à plis, avec effilé de neige au bord. Manches ouvertes, avec plissé de crêpe lisse & effilé.

Les coiffures sont presque toutes très-hautes. On abandonne de plus en plus les chignons pendants, qui ne peuvent s'accorder avec les collerettes & les fraises. Beaucoup de jeunes filles ont adopté les cheveux à la chinoise sur le devant, en avançant quelques petites mèches sur le front, ou bien une ou deux boucles plates. Mais ce genre ne va qu'aux personnes ayant les cheveux bien plantés, & le front pas trop haut. Avec les chignons découvrant la nuque, les personnes maigres ont absolument besoin, surtout pour le soir, d'accompagner



leur coiffure de boucles plus ou moins longues.

Les tailles ont une tendance à s'allonger, & l'on voit beaucoup de vêtements ajustés. — Les garnitures en plumes d'autruche frisées sont très en vogue, & remplaceront la fourrure. J'ai vu un délicieux costume en popeline & faille grise, tout garni de plumes naturelles. Le chapeau de feutre, de même couleur, avait des plumes semblables.

Les costumes de deux teintes de même nuance, ou de couleurs différentes, seront très-portés ce printemps. Les jupons & les gilets seront de même couleur, & les corsages ou tuniques, avec ou sans manches, d'une autre couleur.

Nous retrouvons, dans les formes & les modèles de chapeaux, la même diversité que je signalais dans les costumes. Il n'y a pas de *mode dominante*. L'essentiel est qu'un chapeau s'harmonise avec votre visage & l'ensemble de votre toilette. Qu'il ne soit ni excentrique de forme, ni criard de couleur. Le noir est, du reste, presque généralement choisi, les ornements pouvant varier à l'infini.

Pour le théâtre, on essaie de faire adopter des chapeaux de crêpe ou de tulle, de couleurs claires; mais le noir est trop entré dans nos usages, & est trop commode, pour qu'on puisse le détrôner facilement. Pour les premiers soleils, on projette cependant des chapeaux de couleur avec écharpes garnies de belles dentelles blanches. Qui vivra verra!

Le jais tend à reconquérir sa place en ornements sur les chapeaux. Nous allons donc le voir revenir briller au milieu de la dentelle noire.

Les jeunes filles & les jeunes femmes ont à peu près abandonné les brides de chapeaux, même par le froid.

On fait, avec les mantilles espagnoles, noires ou

blanches, de délicieux chapeaux pour les femmes qui ne sont plus jeunes. Derrière, un peigne en jais est fort originalement posé dans une ruche de dentelle, retenant la mantille, qui retombe élégamment sur le cou.

On commence à reprendre les costumes de cachemire; le noir est toujours le plus facile à porter. Voici un costume assez élégant pour toilette de visite:

Le jupon en cachemire noir avec un haut volant plissé.

Polonaise de cachemire noir, ayant tout autour une fine broderie de jais, qu'on pourrait remplacer par un simple galon. Le pouff de cette polonaise est surmonté d'un gros nœud de faille noire. — La popeline de laine habille bien les jeunes filles, & n'est pas un tissu cher. J'ai remarqué la toilette suivante très-simple & très-comme il faut:

Le jupon est en velours de coton noir tout uni. — Polonaise en popeline bleu martin-pêcheur, boutonnée tout du long en biais. Elle a un col & des revers en velours noir. — Gros boutons de velours. — Manches à revers avec boutons. — Chapeau de feutre noir orné de velours, avec une aile bleu martin-pêcheur.

On m'a fait voir une très-jolie étoffe nouvelle: canevas, laine & soie, noir & blanc, produisant le ton *gris fer*. C'est assez épais pour pouvoir faire le jupon uni sans aucune garniture. — La deuxième jupe n'aura pas non plus d'ornement. Elle aura simplement un ourlet piqué trois fois, & sera taillée très-longue, pour qu'en la relevant de côté, elle puisse former beaucoup de plis. — Petite casaque unie piquée trois fois comme la jupe. — Col, revers, parements & gilet en faille unie *gris fer*.

Boutons d'acier travaillé.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Je vous ai promis le mois dernier des renseignements très-détaillés sur les nouveautés que la *Compagnie des Indes* — 42, rue de Grenelle-Saint-Germain — préparait pour le printemps & l'été.

J'ai choisi dans une innombrable quantité de dessins, tous jolis, ceux qui m'ont paru plus particulièrement nouveaux & élégants, & ce choix a été long & difficile, par cela même que toutes les étoffes que l'on m'a montrées étaient charmantes.

Je commencerai par vous désigner des foulards lisses à fond de toutes couleurs, avec bouquets

détachés, puis des rayures de différentes dimensions dont j'ai vu un grand assortiment. Le prix de ces foulards est de 48 & 52 francs la robe par 8 mètres. Pour fillettes & enfants, elles conviennent tout particulièrement.

Après ces deux dispositions, des pois noirs sur fond blanc, blanc sur bronze, sur bleu, sur marron, violet sur bleu céleste, feutre sur gris, sur mode; marron sur mode; violet sur noir. La largeur du foulard est de 85 centimètres; le prix de la robe par 8 mètres est de 58 francs.

Maintenant, comme foulard uni & lisse, voici la



nomenclature des couleurs parmi lesquelles vous pourrez faire un choix; toutes ces nuances sont nouvelles & de teintes douces, ainsi l'exige la mode. Bronze clair, bronze foncé, réséda, olive, havane, gris deuil, gris souris, gris Isabelle, gris perle, gris acier, gris argent, feutre, mode, tourterelle, paon, bleu ondine, rose de Bengale, vert roseau. Ces foulards unis coûtent 48 francs la robe par 8 mètres, en 85 centimètres de largeur & 58 francs même métrage, en 90 centimètres de largeur.

Ils s'emploieront : les nuances sombres pour tunique sur jupon d'alpaga ou de cachemire; ou en jupon, avec tunique en foulard de même ton, décoré de dessins cachemire; les teintes délicates & claires pour toilettes du soir, concerts; elles serviront à réorganiser une toilette de bal un peu avariée.

Voici maintenant la description des nouveautés, dont vous avez l'étréne, mesdemoiselles, car elles n'ont point été encore exposées. Ce sont d'abord les dessins Mouzaïa, genre cachemire indien. Ces dessins n'ont point de montant, ils existent sur les fonds : bronze, maïs, mode, bleu, réséda, blanc. Ils sont charmants, les couleurs fines & l'impression bien réussie. Ils coûtent 65 francs la robe par 8 mètres, largeur 85 centimètres.

Un autre dessin, genre palmette, aux nuances cachemire, se fait sur fond vert d'eau, bleu céleste blanc, maïs & mode. Il coûte 58 francs la robe par 8 mètres.

Un dessin jardinière à branche de fleurettes mêlée à des brindilles & à de légers feuillages, se fait sur fonds blanc, gris, maïs, bleu céleste; ce même bouquet existe en feutre & violet sur fond blanc, pour toilette de demi-deuil. Le prix est de 65 francs la robe, même largeur & même métrage que le précédent.

Comme foulard uni, vous trouvez encore, dans tous les tons, le foulard double, dont la largeur est de 90 centimètres, & le prix de 75 francs la robe par 8 mètres.

Maintenant, je ne vais que sommairement vous indiquer un foulard tout nouveau, magnifique étoffe, son nom l'indique, il s'appelle : foulard lampas, et imite ces beaux foulards brochés dont s'habillaient nos grand'mères; il est broché couleur sur couleur, ou décoré, en outre, de bouquets

Pompadour. On emploiera beaucoup ces riches étoffes : la première pour jupon, la seconde pour tunique ou polonaise. Le foulard lampas coûte 100 fr. les huit mètres & a quatre-vingt-dix centimètres de largeur.

Citons encore, dans le genre tout à fait riche, l'armure orientale, triple chaîne qui se fait en teintes claires & foncées dans les nuances à la mode; & le grain de crêpe de Chine, uni ou à riches dessins Pompadour disposés en colonne ou jetés. Je vous reparlerai le mois prochain de ces trois dernières étoffes. La Compagnie des Indes envoie *franco* aux abonnés qui lui en font la demande, la collection de tous ces nouveaux tissus dont les prix n'ont rien d'effrayant.

On portera donc encore beaucoup de Pompadour & les jeunes femmes seront très-élégamment habillées avec cette étoffe, dont les prix, très-variés, s'adressent à toutes les bourses.

Comme garniture, on emploiera des effilés gaufrés, genre léger, en harmonie avec l'étoffe. J'en ai vu beaucoup aux galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, ainsi que des rubans aux teintes nouvelles, brochés de bouquets Pompadour. Ils se font de différentes largeurs, depuis le ruban étroit pour nœud de cravate ou de cheveux, jusqu'au large ruban broché ou brodé à la main, destiné aux ceintures longues & aux nœuds qui relèvent et accompagnent les tuniques. Pour les garnitures de robe en laine, les effilés marabout seront encore portés au printemps, puis les guipures en laine que peuvent se permettre les jeunes filles; ils n'entraînent ni à de grandes dépenses, ni à trop d'élégance.

Les galeries de Choiseul ont aussi, pour les personnes adroites & économes qui veulent faire leurs chapeaux, un *rayon spécial* où se trouvent étoffes, tulle, blonde, en un mot, tout ce que nécessite ce genre de travail. Les rubans en moire, en faille unie s'y trouvent dans toutes les largeurs & dans toutes les teintes. Je vous signale, entre autres, & pour terminer, un très-beau ruban en moire noire ayant vingt centimètres de large, au prix de 3 fr. 40 c. le mètre.

On dit que l'on garnira les chapeaux de paille, de ruban broché, brides & nœuds.





## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

#### PREMIÈRE GRAVURE.

*Première toilette.* — Jupe en vigogne, ornée d'un haut volant en biais, que surmontent trois biais plus foncés ou plus clairs à volonté, bordés d'une guipure en laine assortie à la nuance de la robe. — Polonaise à pans carrés devant & derrière, garnie de la guipure surmontée de trois biais; le devant est de forme princesse, le dos est à basque garnie comme la tunique, le lé de derrière est froncé à la ceinture, sous la basque. — Manche ouverte. — Pélerine fendue dans le dos, garnie comme le reste du costume. — Chapeau en faille avec corde de velours & faille mélangés, draperie garnie de dentelle tombant derrière, touffe de plumes.

*Toilette de jeune fille.* — Robe en croisé anglais, avec volant plissé retenu par deux rangées de biais entre lesquelles sont posés des nœuds. — Polonaise, fermée jusqu'à la taille seulement, par des nœuds. La polonaise & la basque du dos sont entièrement garnies de plissés & de biais avec nœuds. — Col marin, garni d'un plissé plus bas. — Chapeau en tulle orné de faille & velours noir, petite aile d'oiseau des îles sur le côté.

*Costume de petit garçon.* — Veste en velours, bordée d'un galon ouvragé & de boutons en passementerie, cordon sur le côté; la veste est fermée par une seule agrafe en passementerie. — Pantalon pareil à la veste, orné dans le bas, sur le côté, de boutons et d'une petite broderie en ganse. — Ce costume peut se faire en drap, ou, pour l'été, en coutil.

#### DEUXIÈME GRAVURE (1).

*Toilette de mariée.* — Robe en faille ornée de deux volants surmontés d'un large plissé à tête. Traîne relevée sur les côtés par une large draperie en faille, ornée d'un nœud. — Corsage à longue basque, ornée d'une ruhe double en crêpe; petite basque coquillée à la taille.

(1) Modes et toilettes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

— Manche demi-ouverte. — Col & manche en angleterre. — Voile en tulle illusion, guirlande de fleurs d'oranger avec traîne.

*Toilette de jeune fille.* — Robe en faille avec volant à double tête, traversée par un ruban plus clair maintenu par des biais & des nœuds. — Polonaise de nuance plus claire, garnie d'un effilé à tête. — Manche à large parement, de nuance foncée, bordé d'un biais plus clair. — Col rabat en dentelle & appliques brodées. — Manche ouverte assortie. — Chapeau en faille deux tons avec revers remontant sur un plissé en dentelle, arrêté derrière par un nœud. Touffe de plumes.

### TROISIÈME CAHIER

Serviette à œufs. — Ornement en soutache. — Coiffure nattée. — Parure. — Alphabet. — Brandebourgs. — Petit balai essuie-plumes. — Coiffure frisée. — A. M. enlacés. — Polonaise. — Garniture. — Entre-deux. — D. B. — Parure, application de nansouk sur tulle. — Écusson avec J. T. — Dessin en anneaux. — Léontine. — Bonnet d'enfant. — Coiffure, chignon bouclé. — Fichu en tulle brodé. — Pélerine. — Parure. — Dessous de lampe. — Petite garniture. — Papeterie. — G. B. enlacés. — Étoile, serpentine & crochet. — Tunique. — Entre-deux, crochet sur épingles.

### PLANCHE III

#### 1<sup>er</sup> CÔTÉ

Tunique-dolman.

Polonaise pour jeune fille (deuxième toilette, gravure du 1<sup>er</sup> mars).

#### 2<sup>e</sup> CÔTÉ

Déshabillé.

Veste pour petit garçon (gravure du 1<sup>er</sup> mars).

### TAPISSERIE COLORIÉE

Fond pour ameublement, coussin ou pantoufle.





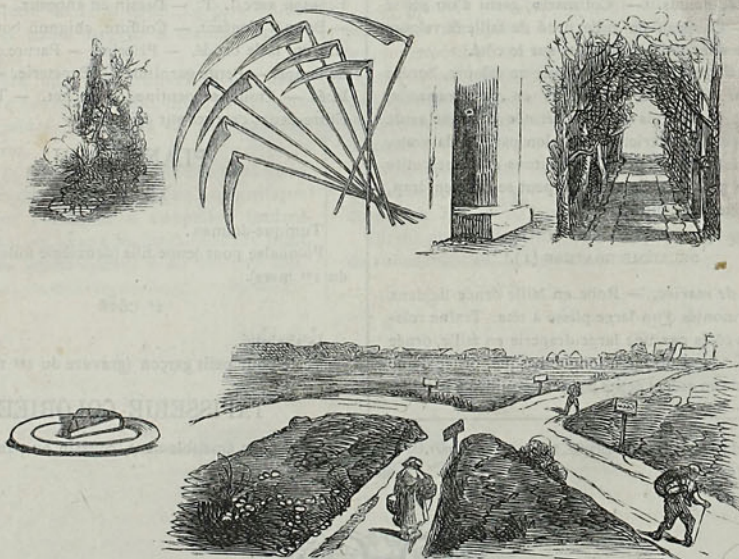
## ÉNIGME

On peut me voir figurer sur l'autel :  
— Je précède et je suis le moment solennel  
Où le Sauveur daigne y descendre.  
— Je fais loi dans l'église, on ne peut se défendre  
D'y subir mon joug sans appel.  
— Je joue un grand rôle à la guerre :  
Je décide, parfois à tort,  
D'un droit plus ou moins arbitraire,  
Appelé le droit du plus fort.  
— Moins meurtrier à la cantine,  
Je suis pourtant fatal, j'affaiblis la raison,  
Je n'enfante que la ruine  
Et par l'abus je deviens un poison.

Le mot du Logogriphe de Février est : *FLAMBEAU*, où l'on trouve *LAMBEAU*.

*EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER* : Tout songe est mensonge.

## RÉBUS







Nº 3881

Mars

*Mode de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

LITH. DUPRE, 22, R. DES BAINS, HOTEL  
 Ayuntamiento de Madrid









N° 3881 bis

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Fevrier

*Modes de Madame Carot, Rue Favart, 4.  
 Tailleurs de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42.  
 Jupons et Corsets de M<sup>lle</sup> de Vertu, 5<sup>e</sup> Rue de la Chaussée d'Antin, 27.  
 Rubans et Passementeries des Galeries de Choiseuil, Rue Neuve des Petits Champs, 36.  
 Machines à Coudre de la Citoyenne, Rue Richelieu, 30.*



JOURNAL  
DE  
DEMOISELLES

PROGRAMA DE SECH DE PARIS

